

# APPROCHES

REVUE SEMESTRIELLE

*ARTS, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES*

## *Vérité/Post-vérité*



*A*

N° 192

Printemps-été 2026

# APPROCHES

REVUE SEMESTRIELLE

N° 192 – PRINTEMPS-ÉTÉ 2026

## *Vérité/Post-vérité*

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION :

**SYLVIE PEYTURAUX**

---

104, rue de Vaugirard – 75006 Paris  
E-mail : [sylvie.peyturaux@wanadoo.fr](mailto:sylvie.peyturaux@wanadoo.fr)  
E-mail : [revueapproches@gmail.com](mailto:revueapproches@gmail.com)  
Site : [www.revue-approches.fr](http://www.revue-approches.fr)

COMITÉ DE RÉDACTION :

**ÉRIC BENOIT,  
ALAIN DOUCHEVSKY,  
JOSEPH DOZOUL,  
EWA LEWINSON,  
GILLES D. PEREZ  
SYLVIE PEYTURAUX**

---

# SOMMAIRE

## Éditorial

Sylvie Peyturaux, directrice de la rédaction..... 5

## DOSSIER – VÉRITÉ/POST-VÉRITÉ

### Court Dialogue entre la Vérité et la Post-vérité

Gilles D. Perez..... 9

### Pré-histoire de la post-vérité

Éric Benoit ..... 13

### Witkacy, prophète de la post-vérité ? Drogue, propagande et falsification du réel dans *L'inassouvissement*

Charles Garatynski ..... 33

### Fausseté de la « post-vérité »

Christian Cavallé ..... 47

### L'autorité du faux : images animées, IA et vérités sensibles (de Méliès à l'algorithme)

Déborah Winterstein-Graciani..... 57

### Qui continue à chercher la vérité ?

Maria Ibrahim ..... 69

### *F. for Fake* (Vérités et mensonges) d'Orson Welles

Anne-Marie Baron ..... 87

### La vérité désarmée : Camus, Orwell et la résistance du langage à l'ère du mensonge

Jérôme Constantin ..... 91

## **CULTURE**

*Hurlevent* d’Emerald Fennell.

**Réflexions sur une adaptation**

Anne-Marie Baron ..... 101

**Vérité filtrée : le regard sous influence**

Déborah Winterstein-Graciani..... 105

**Une vision de l’unité humaine :**

**Antoine de Saint-Exupéry**

Jean-Bernard Jolly ..... 111

**APPROCHES VOUS RECOMMANDE..... 113**

**APPROCHES : NUMÉROS DISPONIBLES..... 115**

À la fin de ce numéro, est intégré un encart “Abonnements”.

## ÉDITORIAL

---

Sylvie Peyturaux\*

*Faire de la présentation d'une certaine image la base de toute une politique – chercher non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est « l'esprit des gens » – voilà bien quelque chose de nouveau dans cet immense amas de folies humaines enregistré par l'histoire<sup>1</sup>.*

Hannah Arendt

« Post-Vérité ». Si l'expression s'est banalisée depuis quelques années, elle ne laisse toutefois pas de susciter interrogation. Que pourrait-il bien y avoir « après » la vérité ? La réponse est simple, il suffit d'observer : mensonge, propagande, rumeur, *fake news*, désinformation, « faits alternatifs », complotisme... Rien d'inédit au fond, mais les nouvelles technologies, dont l'intérêt est par ailleurs évident, ont donné à ces phénomènes une ampleur et une puissance sans précédent, discréditant la parole de l'expert, le scientifique, le journaliste, brouillant la frontière du vrai et du faux, du réel et de l'illusion, du fait et du fantasme.

Cependant, nous avons appris au fil du temps que « LA » Vérité, absolue, éternelle, immuable n'existe pas ; que les faits, pour être incontestables, doivent être établis par la preuve, quelle qu'en soit la nature. Heureuse prise de conscience qui préserve du dogmatisme,

1 – Hannah Arendt, « Du mensonge en politique » in *Du mensonge à la violence* (1972), td. Guy Durand, Paris, LGF, 2023, p. 30. La citation s'inscrit dans le contexte d'une réflexion sur l'affaire des *Pentagone Papers* concernant la conduite de la guerre au Viêt-Nam par les États-Unis, documents révélés à partir du 13 juin 1971 par le *New York Times*.

\* Agrégée et Docteur en philosophie, Sylvie Peyturaux enseigne en Classes préparatoires aux Grandes Écoles.

du fanatisme qui se greffe aisément sur lui. Mais pour n'être que relative, la vérité ne doit-elle pas demeurer ce qu'elle a toujours été : une valeur ? Que resterait-il de la confiance, la sincérité, l'honnêteté, toutes choses essentielles dans les relations humaines, si disparaissait l'exigence de vérité ? Si pour chacun de nous, tout n'était que mensonge et illusion ?

On en vient à penser qu'il faut toujours être attentif aux mots. La notion de « post-vérité » n'est-elle pas en soi un outil de manipulation ? Ne s'agit-il pas de faire croire que nous en avons terminé avec la vérité, qu'il n'est plus requis, plus même permis, de la désirer, de la chercher, la défendre et, surtout, de la dire ? Menace d'un relativisme délétère, propre à favoriser toutes les formes d'oppression...

**► DOSSIER :  
VÉRITÉ/POST-VÉRITÉ**

---



## COURT DIALOGUE ENTRE LA VÉRITÉ ET LA POST-VÉRITÉ

---

Gilles D. Perez\*

Dans un bar situé en altitude au cœur du Ciel des Idées, la Vérité attend la Post-Vérité – en retard, comme à son habitude – et, se tortillant sur son tabouret en regardant sa montre toutes les trente secondes, elle dissimule mal son agacement, comme si l’impatience avait jamais eu le pouvoir d’accélérer le Temps. Derrière le comptoir, l’Hospitalité sourit malicieusement de cette fébrilité, *a priori* inattendue.

- Je vous sers un autre Martini Vodka, votre Altesse, lui dit-elle et elle pose immédiatement un nouveau cocktail devant la Vérité.
- Soit, répond cette dernière, mais ne me faites pas trop boire, l’autre serait trop contente que je me mette à divaguer, enfin, si jamais elle daigne arriver un jour...

C’est alors que, sortant d’un nuage de brouillard, la Post-Vérité apparaît, suivie d’une cohorte d’admirateurs et d’admiratrices en tous genres, au premier rang desquels la Rumeur, l’Accélération et la Volte-Face.

- Ah te voilà, tu es encore en retard, qu’est-ce que tu vas me trouver comme excuse cette fois-ci ?
- Désolée, vraiment ! Je suis tombée sur le Mensonge qui m’a fait toute une histoire parce que, soi-disant, je lui aurais piqué sa place dans le cœur des puissants, en bas, chez les humains.
- Pour une fois, il dit vrai, d’ailleurs je trouve qu’on devrait te débaptiser, Post-Vérité, ça ne te va pas du tout, d’abord tu

---

\* Gilles D. Perez, agrégé de philosophie, écrivain, dernier ouvrage paru : *Une vie à étreindre*.

n'es post rien du tout, tu as toujours existé – ce qui te vaut l'honneur et le privilège d'une place honorable au Ciel des Idées –, ensuite, après Moi, il y a et il y aura encore Moi et toujours Moi !

- Et comment tu voudrais que je m'appelle, alors ?
- Tes noms sont légion, ma chère, Intox, Novlangue, Propagande, Affabulation, à ta guise... Faire croire que tu viens après quelque chose de réel et de consistant, encore une autre supercherie, toi qui n'es rien d'autre que tromperie et dissolution depuis la nuit des temps.
- Il faut bien que j'essaie d'assurer mon règne, je ne vais pas quand même pas me balader toute nue, personne ne me croirait...
- Oui, je vois bien, plutôt que de te faire passer pour moi, comme le faisaient ces bons vieux sophistes, tu veux m'enterrer vivante et prendre ma place.
- Je dois reconnaître que tu dis vrai, comme d'habitude d'ailleurs, mais que veux-tu, je n'y suis pour rien, et puis peut-être que la fin de ton magistère est vraiment venue.
- Moi qui me croyais immuable, je ne serai bientôt plus qu'une étoile filante en bout de course...
- Ça fait un moment que les choses s'accélèrent en bas, tu sais, il n'y a plus grand monde pour croire que le Temps est l'image mobile de l'Éternité.
- Il ne restera alors plus rien de moi et je ne serai plus qu'une idée abstraite et un vague objet de nostalgie dans l'esprit de quelques irréductibles.
- On pourra se partager le monde, t'inquiète, il te restera toujours une belle part d'esprits sains, quant à moi, tu sais, ma place n'est ni avantageuse ni enviable, je ne règne que sur les esprits les plus faibles.
- Mais aussi les plus nombreux, et toujours au service des plus pervers !
- Écoute, rappelle-toi une chose, je n'y suis pour rien, je ne suis qu'une possibilité du langage, exploitée par ce qu'il y a de plus mauvais dans le cœur humain.

- Pour une fois, tu dis vrai, mais tu représentes quand même aussi une vraie menace !
- Eh oui ! Tu as surestimé aussi bien ta puissance que l'intelligence et le cœur des hommes, tandis que moi je prospère sur leur bêtise et leur crédulité, et c'est vrai que je gagne du terrain. Mais au lieu de se combattre, on pourrait engager une relation dialectique, non ?
- Que veux-tu dire ?
- Que je ne crois qu'à l'ombre de ta lumière, ce n'est pas ta faiblesse qui fait ma force, mais ta persistance. Le jour où tu disparaîs, je m'éteins. Mais à m'étendre comme je m'étends, je ravive sans cesse ta flamme. Nous nous réengendrons l'une l'autre en permanence. Bref, pour qu'il y ait de l'autre, il faut du même !
- Dis-moi, tu n'essaies pas de te mettre à ma hauteur, là ?! Tu n'es pas en train de t'acheter une dignité à bons comptes dialectiques ?
- Peut-être bien, mais à y réfléchir plus avant, il est indéniable que je ne peux continuer d'exister sans toi et que tu en profites en retour !
- Bon d'accord, mais cela ne se réciproque pas, moi je n'ai pas besoin de toi pour exister, je me suffis à moi-même, je suis *index mei*, comme l'a brillamment montré un vieux Juif qui avait maille à partir avec la synagogue.
- C'est vrai et j'en ai conscience, c'est aux ruines que je dois mon essor, mais qu'y puis-je si elles ont tant d'avenir ?
- Ce qui me dérange le plus, vois-tu, c'est que tu te fasses passer pour moi et que tu aies tellement de succès, ce qui m'affaiblit d'autant plus.
- Que veux-tu, je ne suis ni la première ni la dernière à vouloir te détrôner, cela prouve seulement que les hommes ne sont pas et ne seront jamais à la hauteur de tes exigences. Si ça peut te consoler, pour t'avoir, il faut vraiment te mériter, tandis que moi je suis à la portée de tout le monde, je n'ai pas moins d'extension que celle de la médiocrité, la voilà la clé de mon succès... Rien d'enviable, tu vois bien...

- Ça me déprime, je vais reprendre un Martini Vodka, tu veux quelque chose ?
- Oui, peut-être bien un Canada Dry !

# PRÉ-HISTOIRE DE LA POST-VÉRITÉ

---

Éric Benoit\*

## De 2016 à 2003 (en observant la désinformation)

.....

C'est en novembre 2016 que le mot « post-vérité » (« *post-truth* » en anglais) a été déclaré « mot de l'année » par le *Oxford Dictionary*. C'était l'année du référendum britannique sur le Brexit (23 juin 2016) et de la première élection de Trump (8 novembre 2016). Comme l'historien David Colon le raconte dans un livre récent et très bien documenté, des enquêtes ont montré que la désinformation qui avait été particulièrement active pendant ces deux campagnes électorales avait été notamment mise en œuvre par des ingérences russes sur les réseaux sociaux numériques<sup>1</sup>. David Colon rappelle par ailleurs que Poutine était entré en 1975 au KGB (dont le directeur de l'époque, Youri Andropov, avait renforcé les opérations de désinformation mondiale), puis qu'il avait été nommé officier du KGB à Dresde en RDA de 1985 à 1989, plus précisément « officier de liaison auprès de la Stasi, qui a installé dans la capitale de la Saxe son unité spécialisée dans les opérations de désinformation et de subversion contre l'Occident<sup>2</sup>. » Devenu directeur du FSB

1 – David Colon (Centre d'Histoire de Sciences Po Paris), *La guerre de l'information. Les États à la conquête de nos esprits* [2023], Tallandier, 2025, chapitre 6 « La Russie déclenche la guerre totale de l'information », p. 159-190, notamment p. 178-190. L'exemple du Brexit illustre bien l'idée de Hannah Arendt selon laquelle la désinformation, lorsqu'elle atteint un certain seuil, détruit le monde commun, « détruit toute communauté humaine » (*Le Système totalitaire* [1951, 1968], Gallimard, 2002, p. 311).

2 – David Colon, « La guerre de l'information de Vladimir Poutine », dans *La désinformation, ce fléau*, Revue des deux mondes, n° 3851, novembre 2024, p. 11.

\* Éric Benoit est Professeur de littérature française à l'Université Bordeaux Montaigne, et membre de l'Institut Universitaire de France.

(ex-KGB) en 1998, puis premier ministre en août 1999 et Président de la Fédération de Russie de 2000 à 2008, Poutine redevient Président en 2012 à l'issue d'élections douteuses<sup>3</sup>, et accentue alors les opérations russes de désinformation : son proche ami Evgueni Prigogine, ex-gangster de Leningrad devenu riche oligarque (le même qui a financé les milices « Wagner » fondées par le néo-nazi Outkine), crée à Pétersbourg l'« Internet Research Agency », une « usine à trolls » conçue pour fabriquer de fausses informations à destination des réseaux sociaux des pays désignés comme ennemis, et à faire proliférer ces fausses nouvelles à l'aide de faux comptes créés automatiquement. Ces opérations de désinformation à grande échelle ont été lancées en 2013 (d'abord surtout à l'encontre de l'Ukraine et des Pays Baltes). En 2014, Poutine envahissait la Crimée et commençait sa guerre de conquête dans le Donbass ukrainien avec l'aide des milices « Wagner ». Après les premières sanctions occidentales contre Poutine et ses proches, la Grande-Bretagne fut donc ciblée en 2016 au moment de la campagne du Brexit, ainsi que les États-Unis au moment de la campagne présidentielle (la post-vérité trumpienne a donc des origines russes, qu'on retrouve encore dans l'actuelle collusion Trump-Poutine). La France fut aussi visée pendant la campagne présidentielle de 2017, comme Emmanuel Macron le reprochera publiquement à Poutine le 29 mai de cette année-là. Puis les pays d'Afrique francophone furent les cibles suivantes de la désinformation russe : Mali, Burkina Faso, Niger, où des putschs militaires renversent les gouvernements démocratiques (2021, 2022, 2023) avec l'aide des milices « Wagner » qui protègent les juntes arrivées au pouvoir en échange d'exploitation des ressources minières. Le déclenchement de la guerre à grande échelle de la Russie contre l'Ukraine le 24 février 2022 a entraîné la multiplication des groupes russes de cybercriminalité (comme « Storm-1516 ») qui agissent contre de nombreux pays d'Europe, avec notamment les campagnes

3 – Journal *Le Monde*, article « La présidentielle a été une “insulte” pour la société, selon l'opposition russe », 7 mars 2012.

« Doppelgänger » consistant à diffuser de fausses nouvelles par la création de faux sites de vrais médias occidentaux<sup>4</sup>. Ces opérations sont maintenant décuplées par les moyens de l'Intelligence Artificielle générative qui permet l'automatisation de la fabrication des fausses informations.

D'autres notions voisines de la « post-vérité » ont prospéré autour de 2016 : « *fake news* » et « fait alternatifs ». Donald Trump désigna comme « *fake news* » les informations vraies qui le dérangeaient, et est devenu lui-même l'un des plus prolifiques créateurs et diffuseurs d'informations fausses, notamment sur son réseau numérique appelé... « Truth social » (c'est pour nous une antiphrase). Et en janvier 2017 l'une de ses conseillères désigna comme « fait alternatif », « *alternative fact* » (oxymore), l'affluence d'un public prétendument plus nombreux à l'investiture de Trump qu'à celle d'Obama huit ans plus tôt – ce que les photos de ces jours-là peuvent aisément démentir, et de très loin<sup>5</sup>. Les « faits alternatifs » de Trump peuvent apparaître comme la version clownesque de la désinformation russe, mais les deux participent à la même logique de travestissement de la vérité. L'administration Trump a produit, jusqu'à ce jour, un tel nombre de contre-vérités que les dimensions de ce numéro d'*Approches* ne suffiraient pas pour seulement les énumérer : négation du bouleversement climatique et de ses causes humaines, négation du résultat de l'élection présidentielle de novembre 2020, négation de preuves dans des affaires judiciaires où Trump est accusé, négation de la responsabilité de la Russie dans la guerre contre l'Ukraine, etc. Et environ la moitié de la population étatsunienne prend pour vrai ce que nous savons faux. On pourrait dire que la distinction du vrai et du faux n'est pas atteinte par ces énoncés et par la crédulité qu'ils recueillent (puisqu'il nous est encore possible de dire ce qui

4 – Voir sur le site de la DGDSN les rapports concernant les opérations « Doppelgänger » et le « mode opératoire informationnel russe Storm-1516 ».

5 – Voir dans le journal *Le Monde* l'article « Les “faits alternatifs”, arme de communication de l'administration Trump », 6-7 février 2017.

est vrai et de dénoncer le faux), mais la facilité avec laquelle la rhétorique trumpienne peut affirmer une idée et son contraire à quelques jours de distance tend à brouiller la frontière et à produire chez les auditeurs une *in-différence* entre le vrai et le faux et une *indifférence* au vrai et au faux : ce qui correspond bien à la notion de post-vérité.

Cependant, si le mot « post-vérité » (*post-truth*) a eu en 2016 le succès que l'on sait, il avait été employé dès 2004 aux États-Unis dans un livre de Ralph Keyes, *The Post-Truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*<sup>6</sup>. L'année précédente, l'administration Bush-Cheney avait déclenché sa guerre contre l'Irak au prétexte que ce pays était doté d'armes de destruction massive. C'était le 20 mars 2003. On se souvient de Colin Powell montrant sa petite fiole au Conseil de Sécurité de l'ONU le 5 février 2003...

Sans doute pourrait-on dire que les fausses informations pour déclencher une guerre ne datent pas de 2022 ou de 2003, pas plus que la *dishonesty* (malhonnêteté) et la *deception* (tromperie), et que de ce point de vue le mot de « post-vérité » n'apporte peut-être pas grand-chose à ce que nous savions déjà depuis longtemps ; mais, avant de revenir à cette question, il nous faut clarifier quelques notions.

### **Pour défendre l'idée de vérité (avec Marc Bloch)**

.....

Au point où nous en sommes, je ne vois pas de raison vraiment valable pour repousser *a priori* la définition classique de la vérité comme conformité d'un énoncé à ce qui est (ou au réel) : *concordia rerum et verborum* (concordance des choses et des mots), *adaequatio rei et intellectus* (adéquation de l'esprit et de la chose). Certes, de nombreux philosophes ont affaibli la consistance du réel et la notion de vérité : les sophistes grecs, qui ont traité la vérité et la réalité avec une certaine désinvolture ; George Berkeley, qui affirmait que « *esse est percipi* » (être, c'est être perçu, il n'y a donc pas d'existence objec-

---

6 – Ralph Keyes, *The Post-Truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*, New York, St. Martin's Press, 2004.

tive préalable à la perception subjective) ; Schopenhauer, qui considérait le monde comme représentation ; Nietzsche, pour qui « il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations » ; Foucault, pour qui il n'y a que des « régimes de vérité » qui dépendent des pouvoirs qui les instituent, etc. Autant de penseurs qui ont ouvert (parfois salutairement) à un relativisme anti-dogmatique qui, quoique affaiblissant la notion de vérité et la consistance du monde réel, ne les abolissait pas pour autant et ne remettait pas en question l'existence d'une normativité au moins théorique de la vérité. On pourrait encore citer des œuvres littéraires comme la nouvelle de Ryûnosuke Akutagawa intitulée « Dans le fourré » (1922)<sup>7</sup>, mais la fiction littéraire n'est pas en cause dans cette mise en question de la vérité, car le lecteur de fiction n'oublie jamais complètement qu'il lit de la fiction, et parce que la lecture de fiction (pour reprendre la formule de Wordsworth) suppose une suspension volontaire et provisoire de l'incrédulité alors que la propagande désinformationnelle totalitaire impose une suppression obligatoire et définitive de l'incrédulité. On pourrait encore, contre la pertinence du vrai et du réel, invoquer le « principe d'incertitude » de la physique quantique, mais celui-ci, que je sache, ne vaut que pour l'infiniment petit, à l'échelle où les particules élémentaires peuvent s'interpréter ondulatoirement, ce qui n'est pas le cas à l'échelle de la vie humaine, qui est aussi celle

7 – Ryûnosuke Akutagawa, « Dans le fourré » (1922), dans *Rashômon et autres contes*, Gallimard, 2003, collection folio, p. 87-104. Cette nouvelle a inspiré le film de Akira Kurosawa intitulé *Rashômon* (1950). Le meurtre d'un homme ayant eu lieu, la nouvelle est constituée de plusieurs dépositions policières successives, parmi lesquelles celle d'un bûcheron (qui a trouvé le cadavre), celle d'un mouchard (qui accuse un brigand), celle du brigand lui-même (qui s'accuse du meurtre), celle d'une femme (qui s'en accuse aussi), et celle d'une sorcière (qui fait parler l'âme du mort, lequel dit s'être suicidé) : il est impossible au lecteur de dégager la vérité de ce qui est censé s'être passé, puisque chaque personnage donne sa version des événements, mêlant mensonges et réticences d'informations, de telle sorte que les versions sont incompatibles entre elles, et que le lecteur est confronté à une incomplétude cognitive dont le texte de la nouvelle ne nous donne pas la solution (et peut nous laisser penser qu'il n'y a peut-être pas de vérité en ce monde).

de l'Histoire : l'argument du « peu de réalité » quantique ne vaut pas à l'échelle humaine et historique. Pour paraphraser Clémenceau disant que les historiens du futur ne pourront pas prétendre que la Belgique a attaqué l'Allemagne en 1914 : les historiens ne pourront pas prétendre que la Pologne a attaqué Hitler et Staline en septembre 1939 (bien que les deux dictateurs, au mépris de la situation réelle, aient justifié leur attaque en se disant menacés par la Pologne et en prétextant devoir répondre à cette menace)<sup>8</sup>, les historiens ne pourront pas prétendre que l'Ukraine a attaqué la Russie en 2014 et en février 2022 (bien que le dictateur du moment, au mépris du réel, ait justifié son attaque en se disant menacé par l'Ukraine). La négation des faits historiques s'appelle le négationnisme, et, n'en déplaise aux négationnistes, les historiens ne pourront pas dire qu'il n'y a pas en Ukraine des gens réels qui sont victimes d'une guerre d'agression. Il me semble qu'il faut défendre l'idée qu'il y a une réalité, et notamment que les souffrances des victimes sont des souffrances réelles, subies par des personnes réelles. Les crimes de guerre sont aussi des actes réels, et les criminels de guerre existent aussi *en vrai* (le 17 mars 2023, la Cour Pénale Internationale a émis un mandat d'arrêt visant Poutine, présumé coupable de crime de guerre, et le 24 juin 2024, elle a émis des mandats d'arrêt visant Guerassimov et Choïgou, présumés coupables de crime de guerre et de crime contre l'humanité)<sup>9</sup>. Le réel compte. Truth matters.

Il y a donc une factualité historique, et c'est le métier des historiens de la cerner, indépendamment de toute pression du pouvoir politique. Marc Bloch y a consacré son dernier livre (inachevé), *Apologie pour l'Histoire, ou métier d'historien* – métier qu'il désignait comme « un effort vers le mieux connaître<sup>10</sup> », devant débusquer et

8 – Voir Roger Moorhouse, *Le Pacte des diables. Une histoire de l'alliance Hitler-Staline, 1939-1941* [2014], Buchet/Chastel, 2020.

9 – Lire aussi Robert Badinter (*et al.*), *Vladimir Poutine. L'accusation*, Fayard, 2023.

10 – Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire, ou métier d'historien* (1949, posthume), Dunod, 2020, p. 59.

démasquer erreurs, mensonges et tromperies. J'aime bien sa définition de la vérité comme « l'infiniment probable<sup>11</sup> » : comme pour l'historien, comme pour tout scientifique, la vérité n'est pas une entité statique qu'on pourrait atteindre et posséder définitivement ; non, la vérité se cherche, elle est la visée de la quête de ces *chercheurs* que nous devrions tous être, par un travail constant d'approximations, d'*approches* (c'est le nom de la revue que vous êtes en train de lire), dans un mouvement de rapprochement asymptotique. La vérité se cherche, elle ne se décrète pas comme le font les dictateurs qui seront toujours les ennemis des chercheurs authentiques (la démocratie procède d'ailleurs comme la recherche de la vérité : par ajustements successifs). Marc Bloch insiste beaucoup sur l'éthique du chercheur : probité, honnêteté intellectuelle, « l'honnête soumission à la vérité » et aux « faits<sup>12</sup> », ce que nous appelons aujourd'hui l'intégrité scientifique des universitaires, qui est la condition de la légitimité et de la crédibilité de la recherche. Marc Bloch avait demandé qu'on écrivît sur sa tombe ces mots : *Dilexit Veritatem* (il a chéri la vérité)<sup>13</sup>.

En ces temps de négationnismes<sup>14</sup>, le métier d'historien est aujourd'hui l'un des plus importants qui soient pour documenter la vérité, pour continuer inlassablement de documenter l'Histoire – du moins dans les pays où le métier d'historien est possible, mais peut-être plus encore dans les régimes totalitaires où le métier d'historien n'est pas ou n'est plus possible. Les historiens de l'Organisation « Mémorial » (Prix Nobel de la Paix en 2022) ont effectué un travail remarquable pour documenter les crimes de Staline – depuis la création de Mémorial par Sakharov en 1989, jusqu'à son inter-

11 – *Ibid.*, p. 63.

12 – *Ibid.*, p. 156.

13 – Marc Bloch, historien résistant, a été fusillé par la Gestapo en juin 1944. Il entrera au Panthéon en juin 2026.

14 – Lire l'article de Gérard Bensussan « Le cas russe est un très bon objet d'observation du négationnisme », journal *Le Monde*, le 17 octobre 2022.

diction fin décembre 2021 ; mais ils sont maintenant persécutés par le régime du fait de leur dénonciation des falsifications de l'Histoire effectuées par le pouvoir<sup>15</sup>. La vérité historique a aussi ses martyrs. Pendant ce temps, aux États-Unis, l'administration Trump interdit la recherche scientifique sur les dérèglements climatiques, et supprime l'exposition de la President's House à Philadelphie sur la mémoire de l'esclavage<sup>16</sup>.

La mission de l'historien est notamment de rappeler la vérité historique lorsque celle-ci est niée : rappeler par exemple que c'est Bismarck qui en 1870 a falsifié la dépêche d'Ems afin de provoquer la déclaration de guerre de la France ; rappeler que c'est bien le Japon qui a attaqué la Chine le 18 septembre 1931 après avoir fait croire à un sabotage chinois mais qui avait été commis en fait par l'armée japonaise pour en accuser la Chine et y trouver un prétexte d'invasion (« incident de Mukden ») ; rappeler que Hitler et Staline se sont alliés pour se partager l'Europe par leur pacte du 23 août 1939 conformément auquel Hitler a envahi la partie occidentale de la Pologne le 1<sup>er</sup> septembre et Staline a envahi la partie orientale de la Pologne le 17 septembre puis attaqué la Finlande en novembre et envahi les Pays Baltes en juin 1940<sup>17</sup> ; rappeler que c'est bien Staline qui a ordonné le massacre des officiers polonais à Katyn ; rappeler que les chambres à gaz des camps nazis ont été des réalités, ainsi que les camps de concentration soviétiques ; rappeler que c'est bien la Corée du Nord qui a attaqué la Corée du Sud le 25 juin 1950 et non l'inverse comme on le pense encore en Corée du Nord et en

15 – Voir dans le journal *Le Monde* l'article « Iouri Dmitriev, l'historien russe emprisonné pour avoir dénoncé la réécriture du passé par le Kremlin », 28 janvier 2026.

16 – Voir dans le journal *Le Monde* l'article « À Philadelphie, la mémoire de l'esclavage effacée des murs », le 28 janvier 2026 aussi.

17 – En Russie, le nouveau manuel d'histoire de Terminale, sur ses 200 pages consacrées à la Deuxième Guerre mondiale, ne mentionne pas l'Alliance entre Hitler et Staline du 23 août 1939 ni leur partage de l'Europe. Voir l'article de Nicolas Werth « Poutine : l'histoire est une arme », dans la revue *L'Histoire*, n° 535, septembre 2025, p. 24-25.

Chine ; rappeler qu'il y a un faisceau d'indices convergents montrant que c'est le FSB qui a commis en Russie les attentats d'août-septembre 1999 (environ 300 morts) afin d'en accuser les Tchétchènes pour déclencher la guerre contre la Tchétchénie<sup>18</sup> ; rappeler que c'est bien Poutine qui a déclenché sa guerre d'agression contre l'Ukraine en 2014 puis à grande échelle le 24 février 2022, et que les allégations de la propagande russe faisant porter la responsabilité de cette guerre sur l'Ukraine ou sur l'OTAN ou sur les Européens relèvent de l'habituelle stratégie de l'inversion accusatoire dont j'aurai à reparler plus loin ; *et cetera...* Rappeler inlassablement, avec autant de détails qu'il le faut, rappeler qu'il y a une réalité, qu'il y a des faits indéniables : rappeler que *cela a eu lieu*.

### **La post-vérité, d'hier à aujourd'hui (avec Hannah Arendt)**

.....

Je disais un peu plus haut que les fausses informations, notamment pour servir de prétexte au déclenchement d'une guerre, ne datent pas de 2003 ou de 2022. Il convient de le rappeler aussi (avant de se demander si – et en quoi – l'époque actuelle diffère des précédentes à cet égard). Déjà au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère le traité *L'art de la guerre* de Sun Tzu préconisait la diffusion de fausses informations chez l'ennemi<sup>19</sup>. Plus tard, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Machiavel conseillait au Prince d'« endormir la cervelle des gens » et « d'être parfait simulateur et dissimulateur. [...] le trompeur trouvera toujours quelqu'un pour être trompé<sup>20</sup> », en un monde où la réalité n'est que « paraître » et « apparences<sup>21</sup> » et où ce qui importe est de fabriquer « l'opinion du plus grand nombre » que les autres

18 – Voir Marie Mandras (CNRS, CERI, Sciences Po), *La guerre permanente. L'ultime stratégie du Kremlin*, Calmann-Lévy, 2024, p. 73-74.

19 – Sun Tzu, *L'art de la guerre*, traduction Amiot, éditions Mille et une nuits, 2000, notamment p. 101 et 103.

20 – Machiavel, *Le Prince*, traduction de Jean Anglade, Le Livre de poche, 1978, chapitre 18, p. 91 et 93.

21 – *Ibid.*, p. 93 et 94.

« n'osent contredire » puisque « la minorité ne compte point quand la majorité s'appuie sur des arguments qu'elle *croit* solides<sup>22</sup> » (je souligne). Ce monde où la fin justifie les moyens<sup>23</sup> et où le faux se substitue au vrai pour le plus grand nombre semble bien correspondre à la situation actuelle qu'on désigne du nom de « post-vérité » – à cette différence près que dans le texte de Machiavel la distinction *théorique* entre le vrai et le faux subsiste encore puisque l'un se substitue à l'autre.

En 1710, Jonathan Swift a combattu les conseils de Machiavel (sans le nommer) dans son bref *Essai sur l'art du mensonge politique*<sup>24</sup>. En 1733 paraissait sous le nom de Swift un *Art du mensonge politique* (écrit en réalité par son ami John Arbuthnot et qui date de 1712)<sup>25</sup> : ces pages louent avec tellement d'outrance l'art du mensonge politique (*pseudologia politikè*) que l'on comprend assez facilement que l'auteur fait en réalité une satire de la louange du mensonge politique. Mais on y lit tant de détails concrets sur les conseils pratiques donnés au Prince pour mentir efficacement et sans scrupule, qu'il peut nous sembler que les comportements des dictateurs depuis un siècle (bien qu'ils n'aient sans doute pas lu ces préceptes) les appliquent à la lettre.

En janvier 1923, Staline crée avec le tchékiste Artour Artouзов le Bureau de désinformation (*desinformatsiya*) qui, pour tromper les pays étrangers, sera chargé de fabriquer de faux documents et d'organiser des « opérations sous faux drapeaux<sup>26</sup> ». Dans le même esprit, le journal officiel du Parti unique de l'URSS s'appelle « Pravda » (c'est-à-dire « Vérité »). En 1924-1925, Hitler rédige *Mein Kampf*,

22 – *Ibid.*, p. 94.

23 – *Ibid.* : « on ne considère pas les moyens, mais la fin ».

24 – Jonathan Swift, *L'art du mensonge politique*, suivi de *Essai sur l'art du mensonge politique*, Éditions Jérôme Million, 2011, p. 75-89.

25 – *Ibid.*, p. 37-74.

26 – David Colon, *La guerre de l'information. Les États à la conquête de nos esprits* [2023], Tallandier, 2025, dans le chapitre 8, « La guerre contre l'information : la désinformation, arme de déstabilisation massive », p. 233-234.

qui sera publié en allemand en 1926, et où (j'emprunte la formule à Hannah Arendt) « il déclarait que, pour réussir, un mensonge doit être énorme<sup>27</sup> », textuellement : « Un mensonge colossal porte en lui une force qui éloigne le doute. Les foules se laissent plus facilement impressionner par les gros mensonges que par les petits<sup>28</sup> ». Trump et Poutine, de nos jours, semblent appliquer la leçon (Trump par tempérament naturel, Poutine de par sa formation de militaire du KGB)<sup>29</sup>.

Hannah Arendt a effectué, dans *Le Système totalitaire*, une description et une analyse très justes de ce que nous appelons maintenant la « post-vérité<sup>30</sup> » : « les faits étaient traités comme si ce n'étaient pas des faits » (p. 21), « le mépris totalitaire pour les faits et la réalité » (*ibid.*), « les données statistiques, officielles et fictives » de la *Pravda* (*ibid.*), « toutes les vérités objectives sont sacrifiées aux exigences de la cohérence idéologique » (p. 24), « les monstrueux truquages historiographiques dont tous les régimes totalitaires se rendent coupables » (p. 79), la fabrication dans le discours d'« un monde capable de concurrencer le monde réel » (p. 124), « leur propagande se distingue par un complet mépris pour les faits en tant que tels » (p. 105), « Affirmer que le métro de Moscou est le seul qui existe au monde n'est un mensonge qu'aussi longtemps que les

27 – Hannah Arendt, *Le Système totalitaire* [*Totalitarianism*, 1951, 1968], traduction de Jean-Loup Bourget, Robert Davreu, et Patrick Lévy, révisée par Hélène Frappat, Gallimard, 2002, p. 245.

28 – Cité par Catherine Coquio, *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Colin, 2015, p. 43, et par François Rastier, *Exterminations et littérature. Les témoignages inconcevables*, PUF, 2019, p. 56.

29 – Par exemple, le 30 septembre 2022, à l'issue de prétendus référendums dans quatre régions d'Ukraine partiellement occupées par la Russie, Poutine proclame : « Nous détenons *la vérité* » (Documentaire Arte, *L'Europe dans la main de Poutine*, volet 2, « La guerre de l'information », réalisé par Laure Pollez et Christophe Barreyre, écrit par Laure Pollez et Madeleine Leroyer, Arte, 2022, à 30 mn et 39 s.).

30 – Je donnerai directement dans mon texte les références des pages de Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, édition citée (c'est le troisième et dernier volume des *Origines du totalitarisme*).

Bolcheviks n'ont pas le pouvoir de détruire tous les autres » (*ibid.*), « on pouvait faire croire aux gens les déclarations les plus fantastiques » (p. 155), Hitler « protestait de ses bonnes intentions tout en préparant ses crimes » (p. 157), « la crédulité des sympathisants rend les mensonges crédibles pour le monde extérieur » (p. 158), etc.

Les diagnostics d'Arendt sont particulièrement perspicaces dans sa description de ce que nous appelons aujourd'hui l'inversion accusatoire, qui consiste à accuser quelqu'un des défauts que l'on a soi-même ou des intentions agressives que l'on a contre lui (c'est un procédé particulièrement pervers de manipulation). Elle définit ainsi « la méthode de Staline : accuser un ennemi fictif d'un crime que lui-même était sur le point de commettre » (p. 31), et elle en donne quelques exemples. Semblablement : « la fiction la plus efficace de la propagande nazie fut l'invention d'une conspiration juive » (p. 111). On sait que cette invention avait été préparée par le faux document que fut, dans la Russie tsariste de 1903, le prétendu « Protocole des Sages de Sion » rédigé par la police secrète du Tsar pour justifier l'antisémitisme (Hitler s'y appuie dans *Mein Kampf*). Arendt cite cette déclaration de Hitler au Reichstag début 1939 : « “Aujourd'hui encore, je veux faire une prophétie : si la finance juive internationale [...] devait parvenir encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, alors le résultat [...] serait l'anéantissement de la race juive en Europe” » (p. 103)<sup>31</sup> ; et Arendt commente avec justesse : « cela voulait dire : j'ai l'intention de faire la guerre et j'ai l'intention de tuer les Juifs d'Europe » (p. 104).

Cette méthode de l'inversion accusatoire, transmise par la continuité KGB-FSB, est activement pratiquée dans la Russie actuelle. Ainsi Poutine accuse-t-il le Président Zelensky d'être un « nazi », et la démocratie ukrainienne d'être un régime « nazi », alors que c'est au contraire la Russie qui s'enfonce de plus en plus

31 – La même citation est donnée par le sociologue et psychanalyste Erich Fromm dans son livre passionnant intitulé *La passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine* [1973], Robert Laffont, 1975, p. 409.

dans le totalitarisme par la terreur, la persécution, la propagande et la guerre. Ainsi Poutine dit-il qu'il veut « dénazifier l'Ukraine », alors qu'il a déstabilisé le Donbass ukrainien en y introduisant les milices « Wagner » du néo-nazi Outkine. Ainsi encore, l'un des plus proches et des plus influents conseillers de Poutine, Sergueï Karaganov (directeur honoraire du Conseil de politique étrangère de la Fédération de Russie) déclare : « la propagande que l'on [les gouvernements européens] déploie aujourd'hui à l'égard des Européens ordinaires est bien pire que celle qu'a connue l'Europe, qu'a connue l'Allemagne à la veille et au début de la Seconde Guerre mondiale<sup>32</sup> », alors que seule l'actuelle propagande russe est capable de soutenir la similitude avec la propagande hitlérienne des années 1930. Le même idéologue ultra-belliciste décrit les Européens entraînés dans « leur course folle à la guerre mondiale<sup>33</sup> ». Le même idéologue de l'antieuropisme accuse « la guerre déclenchée par l'Occident en Ukraine<sup>34</sup> » et qu'il désigne comme « une guerre par procuration contre la Russie sur le territoire de l'Ukraine<sup>35</sup> » (alors que c'est une guerre par procuration de la Russie contre l'Europe, ce que le personnage affirme explicitement par ailleurs et sans se soucier de sa contradiction), etc., etc. Ce cas est intéressant par sa pratique systématique et presque caricaturale de l'inversion accusatoire et de l'inversion de la vérité factuelle. Il mériterait à lui tout seul une analyse linguistique très serrée pour décrire techniquement les procédés rhétoriques mis en œuvre pour arriver à ces déclarations assénées comme des évidences, une analyse stylistique

32 – Propos traduits et publiés dans la revue numérique *Le Grand Continent* (Groupe d'Études Géopolitiques, École Normale Supérieure, Paris), article intitulé « Selon le proche de Poutine, la Russie est en guerre contre l'Europe », 9 décembre 2025.

33 – *Ibidem*.

34 – Propos traduits et publiés dans la revue numérique *Le Grand Continent*, 7 juin 2025.

35 – Propos traduits et publiés dans la revue numérique *Le Grand Continent*, 10 avril 2024.

minutieuse pour décrire la façon dont des formulations aberrantes se parent d'un langage de pseudo-conviction, une analyse logico-structurale rigoureuse pour en comprendre les autocontradictions, une analyse psychologique aussi pour en déceler les stratégies dénégatoires et pour tenter de déterminer si le locuteur croit ou pas à ce qu'il dit (c'est toute la question de l'autosuggestion du menteur, et s'il n'y a pas autosuggestion il y a schizophrénie), et, bien sûr, un commentaire linéaire de chaque phrase pour rétablir la vérité historique contre le mensonge colossal.

Là où les analyses de Hannah Arendt, dans *Le Système totalitaire*, atteignent au plus près de ce qu'on appelle aujourd'hui « post-vérité », c'est lorsqu'il est question de la disparition de la distinction entre le vrai et le faux : « des mensonges énormes, des contre-vérités monstrueuses peuvent en fin de compte être posées comme des vérités incontestables, [...], et la différence entre la vérité et le mensonge peut cesser d'être objective et devenir une simple affaire de puissance et d'astuce, de pression et de répétition infinie. La fascination naissait non de l'habileté de Staline et de Hitler dans l'art du mensonge, mais du fait qu'ils étaient capables d'organiser les masses en une unité collective qui soutenait leurs mensonges » (p. 81), jusqu'à « abolir leur capacité de distinguer le vrai du faux » (p. 159). D'où la phrase bien connue : « Le sujet idéal de la domination totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais des gens pour qui la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) et la distinction entre le vrai et le faux (c'est-à-dire les normes de pensée) n'existent plus » (p. 304). Et là, c'est (encore) une déclaration d'un poutinien fidèle qui s'impose comme illustration : en effet, en juin 2024, Dmitri Medvedev écrivait sur la messagerie Telegram : « Nous devons transformer la vie des Occidentaux en un cauchemar permanent pour qu'ils ne puissent plus distinguer la fiction sauvage des réalités quotidiennes<sup>36</sup> » – CQFD.

36 – Documentaire Arte, *L'Europe dans la main de Poutine*, 2<sup>ème</sup> volet, « La guerre de l'information », 2022 (de 41 mn et 36 s., à 42 mn et 10 s.).

Outre l'usage des réseaux sociaux et de l'Intelligence Artificielle qui en décuple les effets, la nouveauté de l'actuelle « post-vérité » réside dans le fait qu'il ne s'agit plus simplement de remplacer un *contenu* vrai par un contenu faux, mais de rendre in-différentes les *notions*-mêmes de vrai et de faux, et de rendre les populations indifférentes au souci de savoir si c'est vrai ou si c'est faux. Alors que, jusqu'à une date récente, un contenu faux ou falsifié voulait se faire passer pour un contenu vrai (ce qui maintenait, au moins de façon illusoire, une distinction théorique entre la notion de fausseté et la notion de vérité, fût-ce dans leur inversion), il s'agit maintenant de provoquer dans l'esprit des populations une dévaluation de la notion même de vérité : la vérité est alors perdue à la fois quant à son contenu, quant à sa pertinence en tant que notion cognitivement opératoire, et en tant que *valeur*.

C'est assez proche de ce qu'en 1949 George Orwell, dans sa représentation des systèmes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle, anticipait dans le roman *1984* où les contenus de vérités historiques sont fluctuants, peuvent s'inverser et se réinverser au gré de la volonté du Parti et des nécessités de son maintien au pouvoir : ainsi le « Ministère de la Vérité » peut-il avoir pour slogans : « La guerre c'est la paix », « La liberté c'est l'esclavage », « L'ignorance c'est la force », etc. Le roman met en scène les effets dévastateurs de la « novlangue » (*newspeak*) contre la vérité du réel. George Orwell, par ailleurs, analysa avec finesse, dans son article « Politique et langage », la façon dont « le langage politique [...] est conçu pour rendre les mensonges crédibles et le meurtre respectable<sup>37</sup> ». L'un des procédés en est l'euphémisme, qui permet de « défendre l'indéfendable<sup>38</sup> ». Ainsi : « Des villages sans défense sont bombardés par l'aviation, leurs habitants chassés dans la campagne alentour, le bétail mitraillé, des balles

37 – George Orwell, « Politique et langage » [“Politics and the English Language”, 1946], traduit par Marc Chénétier, dans *Pourquoi j'écris et autres textes politiques*, Gallimard, folio, 2020, p. 93.

38 – *Ibid.*, p. 86.

incendiaires mettent le feu aux cabanes : on dit *pacification*<sup>39</sup> », etc. Pour « camps de concentration », on dira : « Établissements de formation professionnalisante ». Pour « guerre d'agression, de conquête et d'extermination causant des millions de morts et disparus », on dira : « Opération militaire spéciale ». À quand une « Opération nucléaire spéciale<sup>40</sup> » ?

Et pour « mensonge » ou « falsification », on dira (doux euphémisme) : « post-vérité ».

Le linguiste Victor Klemperer avait montré combien la dénaturation de la langue par les nazis avait contribué à leur falsification de la réalité du monde<sup>41</sup>. Les neuroscientifiques d'aujourd'hui montrent comment l'exposition répétée du cerveau à des contenus falsifiés sur les réseaux sociaux numériques altère durablement les fonctions cognitives des êtres humains et le fonctionnement même de la pensée et de la perception<sup>42</sup>. S'il y a une nouveauté de l'actuelle post-vérité, elle me semble résider aussi dans cette dénaturation atrophiante des fonctions cérébrales et cognitives (ce que Gérard Bronner appelle l'« apocalypse cognitive<sup>43</sup> »). La preuve en est que les professionnels de la désinformation exploitent maintenant les « biais cognitifs » des récepteurs afin d'augmenter la viralité des contenus faux qu'ils fabriquent et diffusent<sup>44</sup>.

39 – *Ibid.*

40 – Le belliqueux Karaganov, impatient, répond, en annonçant des frappes nucléaires russes contre l'Angleterre et l'Allemagne « d'ici à un an » : « L'Europe [...] sera rayée de la carte de l'humanité » (propos traduits et publiés dans la revue numérique *Le Grand Continent* le 18 janvier 2026).

41 – Victor Klemperer, *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich. Carnets d'un philologue* [1947], traduit par Elisabeth Guillot, Albin Michel, 1996.

42 – Ce que Ubu (roi) appelait en son temps « le Grand Décervelage » (saluons au passage la prescience de Jarry qui en 1899 montrait sous la forme du grotesque ce qu'allaient être les dictateurs du siècle nouveau).

43 – Gérard Bronner (sociologue, Sorbonne Université), *Apocalypse cognitive*, PUF, 2021.

44 – Voir Christine Dugoin-Clément, *Géopolitique de l'ingérence russe. La stratégie du chaos*, PUF, 2025.

La vérité ou son rétablissement (*fact-checking*, surveillance Viginum) a toujours un temps de retard sur la diffusion du faux. Lorsque la vérité commence à être rétablie, le mal est déjà fait (quand tout le monde a reconnu que le prétendu « complot juif » était une invention des nazis, le faux avait déjà fait des millions de morts). Mais dans un monde où les fonctions cérébrales ne sont même plus capables de penser une distinction entre le vrai et le faux, le vrai risque de n'avoir même plus la chance d'être perçu. Le combat entre la vérité et la post-vérité est dissymétrique.

Une dernière question consisterait à se demander si la post-vérité en régime totalitaire est la même chose que la post-vérité en régime démocratique – lequel régime démocratique suppose l'indépendance des instances de vérité (Justice, Université, Presse d'information) par rapport au pouvoir politique. En régime totalitaire, la contre-vérité est systémique et endogène, alors qu'en régime démocratique elle est censée n'être que ponctuelle ou accidentelle ou exogène (russe aujourd'hui, notamment pour faire élire des gouvernements pro-russes et anti-démocratiques dans les pays démocratiques). Cependant, si la contre-vérité tendait à devenir systémique et endogène dans une démocratie, cela signifierait que la contre-vérité se généralise effectivement en post-vérité et que cette démocratie n'en est plus vraiment une mais qu'elle tend à la dictature – et c'en serait fini... de la démocratie en Amérique<sup>45</sup>.

Après tant de constats, une post-dernière question voudrait qu'on se demande : et maintenant que faire ? L'ami Péguy répond : « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste. [...] Taire la vérité, n'est-ce pas déjà mentir ? [...] Qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des

45 – Dans cet article, j'ai surtout pris pour exemples l'Allemagne hitlérienne, la Russie stalinienne et poutiniennne, et les États-Unis de Trump, parce que l'étude en est particulièrement documentée en ce qui concerne les falsifications de la vérité, mais il va de soi que de nombreux autres exemples historiques auraient pu être convoqués.

menteurs et des faussaires<sup>46</sup> ! » (c'était au temps de l'Affaire Dreyfus, mais la disposition éthique à la vérité devrait être une exigence de tout temps).

Dans un monde voué au mensonge ou à la post-vérité, continuons inlassablement (et modestement), continuons de répondre à l'exigence et à l'intention éthique de la vérité, continuons à construire des intermédiaires de vérité, continuons à cultiver des îlots de vérité.

### Bibliographie

.....

- Arendt, Hannah, *Le Système totalitaire* [*Totalitarianism*, 1951, 1968], traduction de Jean-Loup Bourget, Robert Davreu, et Patrick Lévy, révisée par Hélène Frappat, Gallimard, 2002.
- Arendt, Hannah, *Du mensonge à la violence* [*Crises of the Republic*, 1969, 1972], Calmann-Lévy, 1972.
- Arendt, Hannah, « Vérité et politique », repris dans *La Crise de la culture*, Gallimard, 1972.
- Badinter, Robert (*et al.*), *Vladimir Poutine. L'accusation*, Fayard, 2023.
- Benoit, Éric, « De la lecture à l'acte : une problématique théologico-littéraire », dans *De la littérature considérée comme énergie*, Eurédit, 2022, p. 273-293.
- Benoit, Éric, « Approche pragmatiste : la suggestion factitive ou incitative », dans *La Suggestion* (dir. E. Benoit), Presses Universitaires de Bordeaux, collection Modernités, volume 47, 2022, p. 355-369.
- Bloch, Marc, *Apologie pour l'Histoire, ou métier d'historien* [1949, posthume], Dunod, 2020.
- Bronner, Gérald, *La démocratie des crédules*, PUF, 2013.
- Bronner, Gérald, *Apocalypse cognitive*, PUF, 2021.
- Bronner, Gérald, *À l'assaut du réel*, PUF, 2025.

46 – Charles Péguy, « Lettre du Provincial » (jeudi 21 décembre 1899, pour le premier cahier de la première série des *Cahiers de la Quinzaine*, 5 janvier 1900), dans *Œuvres en prose 1898-1908*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 94-95.

- Colon, David, *La guerre de l'information. Les États à la conquête de nos esprits* [2023], Tallandier, 2025.
- Colon, David, « La guerre de l'information de Vladimir Poutine », dans *La désinformation, ce fléau*, Revue des deux mondes, n° 3851, novembre 2024.
- Coquio, Catherine, *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Colin, 2015.
- Dugoin-Clément, Christine, *Géopolitique de l'ingérence russe. La stratégie du chaos*, PUF, 2025.
- Ellul, Jacques, *Propagandes*, Armand Colin, 1962.
- Holzem, Maryvonne (dir.), *Vérités citoyennes. Les sciences contre la post-vérité*, Éditions du Croquant, 2019.
- Keyes, Ralph, *The Post-Truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*, New York, St. Martin's Press, 2004.
- Klemperer, Victor, *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich. Carnets d'un philologue* [1947], traduit par Elisabeth Guillot, Albin Michel, 1996.
- Mandras, Marie, *La guerre permanente. L'ultime stratégie du Kremlin*, Calmann-Lévy, 2024.
- McIntyre, Lee, *Post Truth*, MIT Press, 2018.
- McIntyre, Lee, *On Disinformation: How to Fight for Truth and Protect Democracy*, MIT Press, 2023.
- Moorhouse, Roger, *Le Pacte des diables. Une histoire de l'alliance Hitler-Staline, 1939-1941* [2014], traduction d'Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, Buchet/Chastel, 2020.
- Origgi, Gloria, *La vérité est une question politique*, Albin Michel, 2024.
- Orwell, George, « Politique et langage » [“Politics and the English Language”, 1946], traduit par Marc Chénétier, dans *Pourquoi j'écris et autres textes politiques*, Gallimard, folio, 2020.
- Orwell, George, *1984* [*Nineteen Eighty-Four*, 1949], traduction d'Amélie Audiberti, Gallimard, 1950.
- Pretalli, Michel, et Zagni, Giovanni, *Une histoire de la désinformation*, Éditions Mimésis, 2025.

- Revault d’Allonnes, Myriam, *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, Seuil, 2018.
- Schaeffer, Jean-Marie, *Mythologies web. Moteurs de recherche, réseaux sociaux et intelligence artificielle*, Gallimard, 2025.
- Swift, Jonathan, *L’art du mensonge politique*, suivi de *Essai sur l’art du mensonge politique* [1710], Éditions Jérôme Milion, 2011.
- Tiercelin, Claudine, *La Post-vérité ou le dégoût du vrai*, Éditions Intervalles, 2023.
- Werth, Nicolas, *Poutine historien en chef*, Gallimard, 2022.
- Werth, Nicolas, « Poutine : l’histoire est une arme », revue *L’Histoire*, n° 535, septembre 2025, p. 24-25.

### Filmographie

.....

- Documentaire Arte, *L’Europe dans la main de Poutine*, volet 1, « Naïvetés européennes », et volet 2, « La guerre de l’information », réalisé par Laure Pollez et Christophe Barreyre, écrit par Laure Pollez et Madeleine Leroyer, Arte, 2022.
- Documentaire Arte, *La guerre de Poutine*, volet 1, « L’invasion », et volet 2, « L’enlèvement », documentaire de Norma Percy, réalisé par Tim Stirzaker et Lotte Murphy-Johnson, 2024.

# WITKACY, PROPHÈTE DE LA POST-VÉRITÉ ?

## DROGUE, PROPAGANDE ET FALSIFICATION DU RÉEL DANS *L'INASSOUVISSEMENT*

Charles Garatynski\*

En 2016, le dictionnaire Oxford élit « post-vérité » (*post-truth*) comme mot de l'année, le définissant comme ce qui se rapporte « aux circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence sur l'opinion publique que ceux qui font appel à l'émotion ou aux croyances personnelles<sup>1</sup>. » L'expression semblait nommer quelque chose d'inédit, ou du moins de nouvellement visible à l'échelle des démocraties : la mise en scène institutionnalisée du mensonge, la fabrication de réalités collectives consenties, le triomphe du ressenti sur le vérifié. Or il existe, dans la littérature polonaise de l'entre-deux-guerres, un roman qui anticipe avec une précision troublante ces phénomènes et les articule à une phi-

1 – Oxford Dictionaries, « Word of the Year 2016 », 16 novembre 2016 (en ligne : <https://languages.oup.com/word-of-the-year/2016/>). La définition complète : « relating to or denoting circumstances in which objective facts are less influential in shaping public opinion than appeals to emotion and personal belief. » Voir également Steve Tesich, « A Government of Lies », in *The Nation*, 6 janvier 1992 – première occurrence documentée du mot « post-truth ».

\* Charles Garatynski, né en 1998 à Bordeaux, est écrivain. D'origine polonaise par sa mère, il écrit entre deux langues. En décembre 2025, l'Académie polonaise des sciences sociales et humaines (Londres) lui a décerné le prix d'Artiste de la diaspora polonaise de l'année en prose. Il a également publié des essais et articles dans *La Revue des Deux Mondes*, *La Quinzaine littéraire* et *ActuaLitté*, consacrés à Witold Gombrowicz, Bruno Schulz et Stanisław Witkiewicz, dont il a présenté l'œuvre lors de colloques internationaux (Istanbul, Leuven, Sorbonne-Nouvelle). Sa pièce *Héraut de la démocratie* a été mise en scène à Nantes en janvier 2026.

losophie cohérente de l'existence. Ce roman s'intitule *Nienasycenie* – *L'Inassouissement* en français – et son auteur, Stanisław Ignacy Witkiewicz, dit Witkacy, l'a publié en 1930, soit quatre-vingt-six ans avant que le concept de post-vérité n'entrât dans les dictionnaires<sup>2</sup>.

L'ambition de cet article n'est pas de plaquer rétrospectivement sur Witkacy une catégorie contemporaine qui lui serait étrangère. Elle est inverse : montrer comment *L'Inassouissement* met en crise, de l'intérieur de la fiction, l'idée même d'une vérité stable, et comment cette mise en crise procède d'une réflexion philosophique rigoureuse sur la nature de l'existence humaine. Si le roman peut être lu aujourd'hui comme un « roman de la post-vérité avant la lettre », c'est précisément parce qu'il ne se contente pas de décrire des mensonges politiques : il interroge les conditions psychiques et métaphysiques qui rendent les sociétés humaines structurellement vulnérables à la substitution du simulacre à la réalité.

On procédera en trois temps principaux. Il s'agira d'abord d'exposer la philosophie de Witkacy, notamment sa conception de l'« Existence particulière » (*Istnienie Poszczególne*) et de l'angoisse métaphysique qui en découle. On analysera ensuite les deux dispositifs centraux à travers lesquels *L'Inassouissement* représente la fabrication du réel : la drogue davamesk et l'idéologie murti-bin-giste. On dégagera enfin les implications de ce double dispositif pour penser les débats contemporains sur la post-vérité.

### **L'Existence particulière et le vertige du sans-fond**

.....

Witkacy est, avant d'être romancier, un philosophe. Son œuvre spéculative – développée principalement dans les *Concepts et thèses impliqués par le concept d'Existence* (1935) et les *Nouvelles*

2 – Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Nienasycenie*, Warszawa, Dom Książki Polskiej, 1930. Traduction française d'Alain Van Crugten : *L'Inassouissement*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1970 ; éd. revue et corrigée, Lausanne-Paris, Noir sur Blanc, coll. « La bibliothèque de Dimitri », 2019, 552 p.

*formes en peinture* (1919) – est articulée autour d'un monisme ontologique singulier qu'il nomme le « monadisme biologique<sup>3</sup> ». Contre le dualisme classique âme/corps, Witkacy postule que la réalité est composée d'existences particulières (*Istnienia Poszczególne*) irréductibles l'une à l'autre, chacune formant une unité – une monade en un sens vaguement leibnizien – traversée par l'expérience de sa propre singularité.

Cette singularité est vécue sur le mode de l'angoisse. Chaque existence particulière se sait seule dans un monde dépourvu de fondement ultime – ce que Witkacy appelle le « Mystère de l'Existence » (*Tajemnica Istnienia*). Il n'y a pas de Dieu, pas de sens garanti, pas de totalité réconciliatrice : seulement la multiplicité irréductible des existences individuelles et le vide – le « sans-fond » (*bezpodstawność*) – qui les entoure. Face à cette situation, l'être humain éprouve ce que Witkacy nomme le « sentiment métaphysique » (*uczucie metafizyczne*) : une expérience vertigineuse de son propre être contingent, jeté dans une réalité sans garantie<sup>4</sup>.

Or ce sentiment métaphysique est, selon Witkacy, la condition même de la vie culturelle et artistique authentique. L'art – particulièrement l'art de la « Forme pure » qu'il théorise – est précisément la tentative de rendre cette angoisse habitable sans pour autant la supprimer : il la transforme en expérience esthétique, en émotion maîtrisée. La philosophie la pense. La religion la mythifie. Ces trois réponses à l'angoisse ont en commun de maintenir un rapport au

3 – Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Pojęcia i twierdzenia implikowane przezpojęcie Istnienia* [Concepts et thèses impliqués par le concept d'Existence], Warszawa, PWN, 1935 (réimpr. 1974). Sur le monadisme biologique : Waldemar Kmiecikowski, «WokółIstnienia Poszczęólnego, niezależności i konieczności», in *Filozofia i logika*, Université Adam Mickiewicz de Poznań, 2018 (en ligne : <https://www.ceeol.com/search/article-detail?id=1104116>).

4 – Sur le « sentiment métaphysique » et sa disparition progressive dans la modernité : Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Nouvelles formes en peinture et les malentendus qui en découlent*, trad. Antoine Baudin, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979. Voir aussi Anna Fialkiewicz-Saignes, *Stanisław Ignacy Witkiewicz et le Modernisme européen*, Grenoble, Ellug, 2006.

« Mystère de l'Existence » : elles ne le font pas disparaître, elles l'habitent.

Mais Witkacy, en philosophe catastrophiste, pressent que cette capacité à habiter l'angoisse est historiquement menacée. La modernité – avec ses idéologies de masse, ses techniques de distraction, son nivellement des existences – est précisément un processus par lequel les sociétés humaines apprennent à se débarrasser du sentiment métaphysique, à anesthésier l'angoisse plutôt qu'à la traverser.

### **Genezyp Kapen ou la structure du personnage inassouvi**

.....

Avant d'analyser les mécanismes de fabrication du réel dans le roman, il faut en rappeler la structure narrative. *L'Inassouvissement* suit Genezyp Kapen, dit Zip, jeune homme d'une aristocratie intellectuelle polonaise en pleine déliquescence, dans une Pologne imaginaire de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'Europe y est traversée par une révolution orientale portée par les Sino-Mongols, conduits par la philosophie de Murti Bing. La Pologne constitue le dernier bastion d'un libéralisme bourgeois agonisant. C'est dans ce contexte de fin de monde que se déroulent les aventures érotiques, philosophiques et politiques de Zip<sup>5</sup>.

La structure formelle du roman est délibérément hétérogène. Witkacy assume la forme du roman-sac – il emploie lui-même l'expression – où se mêlent dialogues philosophiques interminables, scènes érotiques, satire politique et digressions métaphysiques. Witold Gombrowicz, qui comptait avec Witkacy et Bruno Schulz parmi ce qu'il appelait « les trois mousquetaires de l'avant-garde polonaise<sup>6</sup> », avait compris que cette laideur formelle était une laideur assumée, l'esthétique propre du catastrophique.

5 – Sur la structure narrative du roman : Peterson, *op. cit.*, p. 87-142 (« La dramaturgie du récit witkiewiczien »). L'intrigue se déroule dans une Pologne de la fin du XX<sup>e</sup> siècle imaginée depuis 1927 : un futur proche dystopique, non une uchronie du passé.

6 – Witold Gombrowicz, cité dans Alain Van Crugten, préface à *L'Inassouvissement*, *op. cit.*, 2019, p. 8.

Le personnage de Zip est un cas particulièrement significatif pour notre propos. Il incarne ce que Witkacy nomme un « inassouvi » : quelqu'un qui n'est pas en mesure de résoudre, ni par l'art, ni par l'amour, ni par la pensée, le problème de son existence particulière. Son inassouvissement est à la fois sexuel, philosophique et politique. C'est précisément cet inassouvissement structurel qui le rend vulnérable à la tentation de la drogue et de l'idéologie – deux offres de résolution que le roman met en scène avec une impitoyable lucidité<sup>7</sup>.

### **Le davamesk ou la pharmacologie de la certitude**

La drogue fictive au centre du roman est désignée sous deux noms distincts : « davamesk » et « pilule Murti-Bing ». Ces appellations ne désignent pas exactement la même substance – le davamesk est une drogue hallucinogène à usage récréatif, tandis que la pilule est une préparation à visée idéologique –, mais leurs effets convergent vers une même fonction : supprimer l'angoisse métaphysique en procurant une satisfaction artificielle et en aplanissant tout questionnement existentiel<sup>8</sup>.

La description de l'effet du davamesk dans le roman est d'une précision quasi-phénoménologique. Zip, après sa première ingestion, éprouve une sensation d'unité avec le monde, une disparition de la frontière entre le moi et l'environnement. L'angoisse liée à la singularité de son existence – ce vertige d'être une monade isolée dans un univers sans fond – se dissout dans une impression de

7 – Sur la figure du personnage « inassouvi » chez Witkacy, voir Peterson, *op. cit.*, p. 143-198. La traduction de Van Crugten rend le polonais *nienasyce-nie* – littéralement « l'insatisfaction permanente » – en préservant l'ambivalence entre registre érotique, philosophique et politique.

8 – Sur les drogues dans l'œuvre de Witkacy : Geneviève Boulaire et Marie Glon (dir.), *Arts drogués. L'extension avant la chute*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2021, chap. « Witkacy et le peyotl autour de 1930 » (en ligne : <https://books.openedition.org/pupo/8283>). Witkacy a lui-même expérimenté peyotl, cocaïne et autres substances, dont il rend compte dans *Narcotiques, suivi de Les Âmes mal lavées*, trad. Gérard Conio, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1980.

plénitude. Or c'est exactement ce que Witkacy identifie, dans sa philosophie, comme la fausse sortie : la dissolution chimique de l'angoisse n'est pas une réconciliation avec le réel, c'est une simulation de réconciliation.

Si l'angoisse métaphysique est, comme Witkacy le postule, la condition d'un rapport authentique au réel – parce qu'elle oblige à affronter la contingence, à reconnaître que le monde n'est pas garanti –, alors toute substance qui supprime cette angoisse supprime en même temps la capacité à distinguer le vrai du faux. Le davamesk ne rend pas fou : il rend content. Et c'est là son danger proprement philosophique. L'individu drogué n'est pas aliéné dans le sens marxien du terme ; il est plutôt anesthésié dans sa faculté critique. Il lui importe moins de savoir si ce qu'on lui dit est vrai que de se sentir bien dans le récit qu'on lui propose<sup>9</sup>.

La pertinence de ce diagnostic pour penser la post-vérité contemporaine est immédiate. Lorsque les théoriciens du phénomène expliquent que les individus adhèrent à des affirmations fausses non pas par ignorance mais par préférence émotionnelle, ils décrivent exactement le mécanisme que Witkacy fictionnalise. La définition de l'Oxford Dictionary (les faits objectifs comptent moins que « les appels à l'émotion et aux opinions personnelles ») pourrait être la glose du davamesk. Il ne s'agit pas, fondamentalement, de tromper les gens au sens ordinaire du mot : il s'agit de leur offrir un confort psychique si puissant qu'ils cessent spontanément de réclamer la vérité<sup>10</sup>.

9 – Les éditions Noir sur Blanc (2019) présentent *L'Inassouissement* comme « publié vingt ans avant 1984 de George Orwell », ce qui indique une filiation que la critique a explorée. La comparaison mérite d'être nuancée (voir infra, section V).

10 – Ralph Keyes, *The Post-Truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*, New York, St. Martin's Press, 2004 – première théorisation développée du phénomène. Voir également Myriam Revault d'Allonnes, *Le dépérissement du politique. Généalogie d'un lieu commun*, Paris, Flammarion, 2022.

### Le murti-bingisme ou la vérité comme accessoire de l'adhésion

L'idéologie murti-bingiste est le second dispositif central du roman, distinct du davamesk bien que fonctionnellement lié à lui. Murti Bing est le nom d'un philosophe sino-mongol (fictif) dont la doctrine offre à ceux qui l'adoptent une « satisfaction métaphysique » complète : une vision du monde close, harmonieuse, libérée de toute tension existentielle. Czesław Miłosz, dans *La Pensée captive* (1953), a consacré à cette figure l'un des chapitres les plus célèbres de sa réflexion sur les intellectuels et le totalitarisme : il y voit une anticipation des mécanismes d'adhésion au marxisme-léninisme en Europe centrale après 1945<sup>11</sup>. Cette lecture est juste mais incomplète, car elle ramène le murti-bingisme à un commentaire sur le communisme, alors qu'il désigne chez Witkacy quelque chose de plus fondamental.

Le murti-bingisme, dans *L'Inassouvissement*, n'est pas simplement une idéologie politique. C'est une structure de pensée qui opère en substituant à la question de la vérité la question de l'adhésion. Ce qui compte dans le murti-bingisme, ce n'est pas que ses propositions soient vraies ou fausses, mais qu'elles produisent une communauté d'adhérents partageant une expérience collective de certitude. L'individu qui prend la pilule murti-bing ne *croit* pas que le monde soit tel que la doctrine le décrit : il *éprouve* que le monde est tel. La distinction entre croire et éprouver, entre avoir des convictions et avoir des certitudes, est précisément ce qui s'effondre dans le dispositif witkacéen<sup>12</sup>.

11 – Czesław Miłosz, *La Pensée captive*, trad. André Prudhommeaux, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1953, p. 9-45 (chap. I : « La Pilule de Murti-Bing »). Miłosz y analyse la pilule murti-bing comme anticipation des mécanismes d'adhésion intellectuelle au marxisme-léninisme en Europe centrale après 1945.

12 – Sur le murti-bingisme comme structure d'adhésion dépassant le simple politique : Miłosz, *La Pensée captive*, *op. cit.*, p. 12-45, et la lecture critique de cet essai par Andrzej Mencwel, *Wyzobrażenia antropologiczne*, Warszawa, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 2006, p. 341-388.

C'est ici que la réflexion de Witkacy rejoint, avec une étrange précision, certaines analyses contemporaines sur la post-vérité. Hannah Arendt, dans « Vérité et politique », distinguait deux régimes de vérité : la vérité de raison et la vérité de fait<sup>13</sup>. La seconde est celle qui, selon elle, est la plus vulnérable au mensonge politique, parce qu'elle n'est pas déductible de principes mais dépend de témoignages, de mémoires, d'archives. Le murti-bingisme witkacéen attaque précisément cette vérité de fait : en réorganisant la perception collective de la réalité, il ne produit pas des êtres qui ignorent les faits, mais des êtres qui ont cessé de s'y intéresser. Ce déplacement est la définition même de la post-vérité selon ses théoriciens les plus rigoureux<sup>14</sup>.

Il faut noter une ironie supplémentaire dans la construction du roman : les personnages qui résistent au murti-bingisme ne se trouvent pas pour autant dans le vrai. Zip lui-même, dans ses accès de lucidité, ne perçoit pas une réalité claire mais une réalité angoissante, chaotique, insupportable. Witkacy ne propose pas la vérité comme remède à la post-vérité. Il montre que la vérité, dans son système, est quelque chose d'inconfortable : c'est l'expérience du sans-fond, du monde sans garantie. Si la post-vérité est un analgésique, c'est parce que le monde réel, dans la vision witkacéenne, est intrinsèquement douloureux<sup>15</sup>.

13 – Hannah Arendt, « Vérité et politique » (1967), in *La Crise de la culture*, trad. Patrick Lévy *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 289-336. Arendt y distingue la « vérité de raison » – qui ne peut être attaquée que par le mensonge philosophique – de la « vérité de fait », fondée sur des témoignages et donc vulnérable à la réécriture collective.

14 – Daniel Innerarity, “Post-truth, power and political reason”, in *Philosophy & Social Criticism*, vol. 48, n° 6, 2022, p. 841-856. Innerarity montre que la post-vérité n'est pas un simple mensonge politique mais une reconfiguration du rapport entre raison et légitimité dans les démocraties contemporaines.

15 – Alain Van Crugten, « Witkacy visionnaire catastrophiste », in *Le Passe-Muraille*, Lausanne, 2019 (en ligne : <https://www.revuelepassemuraille.ch/witkacy-visionnaire-catastrophiste/>). Van Crugten souligne que « le monde courait ventre à terre à la catastrophe » selon Witkacy, et que ses pitreries publiques masquaient une angoisse profonde.

### La capitulation volontaire : Witkacy contre le mythe du héros résistant

.....

L'un des passages les plus décisifs du roman est la scène de la capitulation collective. À mesure que l'armée sino-mongole avance sur la Pologne, les intellectuels et artistes qui constituaient les derniers résistants au murti-bingisme commencent à accepter la pilule – non par force, non par terreur, mais par épuisement. Ils ont trop longtemps souffert de l'angoisse métaphysique, trop longtemps vécu dans la conscience aiguë du sans-fond, pour continuer à la supporter<sup>16</sup>. Ce renversement est philosophiquement capital : ce n'est pas la bêtise ou la lâcheté qui mène à l'abandon de la vérité, c'est l'intelligence elle-même, épuisée de supporter ce que l'intelligence révèle.

Cette structure narrative ressemble, en surface, à ce que Miłosz analysera comme le « raisonnement du Kétman » : l'intellectuel qui feint d'adhérer à l'idéologie pour survivre, tout en maintenant intacte une conscience critique intérieure. Mais chez Witkacy, il n'y a pas de Kétman possible : la pilule supprime la conscience critique elle-même, non seulement son expression publique. Il n'y a pas de for intérieur préservé derrière la capitulation. C'est l'intériorité même – le lieu de l'angoisse, de la question, de la vérité incertaine – qui est chimiquement et idéologiquement démantelée<sup>17</sup>.

Cette radicalité distingue profondément la vision witkacéenne de la dystopie orwellienne avec laquelle on la compare souvent. Dans *1984*, le mensonge est imposé par la force, et Winston Smith, même brisé, a un moment de résistance lucide qui confère au roman sa dimension morale. Dans *L'Inassouvissement*, la soumission au

16 – Witkiewicz, *L'Inassouvissement*, *op. cit.*, éd. 2019, p. 487-512 (partie III, « L'Effondrement »). La scène de la capitulation collective des intellectuels est le point narratif culminant du roman.

17 – Miłosz, *La Pensée captive*, *op. cit.*, p. 12 : la notion de Kétman (empruntée à Gobineau) désigne la stratégie intellectuelle consistant à feindre l'adhésion tout en préservant une conscience critique intérieure. Witkacy, antérieur à Miłosz, n'emploie pas ce mot, mais son roman explore précisément l'impossibilité de ce double jeu.

mensonge est volontaire – ou du moins, elle se fait avec le consentement d’une subjectivité qui préfère la paix à la lucidité. Il n’y a pas de Big Brother chez Witkacy : il y a une offre de bonheur que les gens acceptent librement. C’est beaucoup plus sombre, et philosophiquement beaucoup plus difficile, parce que cela ôte la possibilité du héros résistant et du récit de rédemption. La post-vérité, dans le roman, n’est pas le fait d’un pouvoir qui ment : c’est une préférence collective pour le mensonge confortable<sup>18</sup>.

La catastrophe finale du roman – l’invasion, la défaite, la dissolution de la société polonaise – est présentée de façon délibérément ambivalente. Elle semble être le châtement de la capitulation : ceux qui ont abandonné la lucidité pour la pilule n’ont pas eu la force de résister. Mais elle arrive aussi dans un contexte où la résistance aurait été insuffisante. Witkacy ne suggère pas qu’il suffisait de rester lucide pour survivre. La catastrophe est inscrite dans la structure même du monde tel qu’il le conçoit : un monde de solitudes métaphysiques irréductibles, incapables de former une communauté authentique, condamnées soit à la souffrance de la singularité soit à l’anesthésie de la fusion<sup>19</sup>.

**Généalogie d’une vulnérabilité :**  
**Witkacy dans le débat contemporain**  
.....

Ce que la lecture de *L’Inassouvissement* apporte au débat contemporain sur la post-vérité, c’est une généalogie philosophique que la plupart des théoriciens du concept ignorent. La post-vérité est souvent analysée comme un phénomène récent, lié à l’émergence des réseaux sociaux, à la fragmentation de l’espace public médiatique, à la montée des populismes. Ces facteurs existent et importent. Mais

18 – Lee McIntyre, *Post-Truth*, Cambridge (Mass.), MIT Press, coll. “MIT Press Essential Knowledge”, 2018, p. 57-82 (chap. 3 : “The Roots of the Post-Truth Phenomenon”).

19 – Fialkiewicz-Saignes, *op. cit.*, p. 211-240. L’auteure insiste sur le fait que l’historiosophie catastrophiste de Witkacy est inséparable de son ontologie : la catastrophe n’est pas seulement politique mais épistémique.

Witkacy montre qu'ils ne constituent pas une cause première : ils sont des conditions d'émergence pour une tendance anthropologique beaucoup plus profonde, à savoir la préférence humaine structurelle pour le confort psychique sur l'incertitude douloureuse du réel<sup>20</sup>.

Cette préférence n'est pas une faiblesse morale au sens ordinaire. Elle est, dans la philosophie witkacéenne, une réponse compréhensible – presque rationnelle – à un problème authentique. Si le monde est effectivement sans fond, si l'existence est effectivement contingente et angoissante, si la solitude métaphysique est effectivement la condition irréductible de toute conscience, alors la tentation d'y échapper par la drogue ou l'idéologie est non seulement compréhensible mais quasi-inévitable. Ce que Witkacy décrit, c'est la logique intérieure de cette fuite – une logique qui ne disparaît pas avec la lucidité, puisque la lucidité elle-même finit par se lasser de son propre fardeau<sup>21</sup>.

On mesure ici la distance qui sépare Witkacy d'une approche rationaliste de la post-vérité. Pour un penseur comme Lee McIntyre, la solution passe par le renforcement des institutions de vérification des faits, par l'éducation au sens critique, par la valorisation de l'expertise scientifique. Ces propositions sont raisonnables, mais elles présupposent que les individus qui adhèrent à des fausses informations le font par manque d'information ou de compétences analytiques. Witkacy suggère quelque chose de plus dérangent : qu'ils le font parce que l'information vraie est insupportable, parce que la vérité authentique – celle qui n'anesthésie pas, celle qui expose le

20 – Revault d'Allonnes, *op. cit.*, p. 189-214, sur la « désorientation temporelle » comme condition structurelle d'émergence de la post-vérité dans les démocraties libérales.

21 – Ce paradoxe est au cœur de l'analyse de Peterson, *op. cit.*, p. 310-334 : Witkacy ne propose pas la vérité comme remède à la post-vérité, parce que la vérité – dans son système – est d'abord une expérience douloureuse, non une consolation.

sans-fond – est quelque chose que l'être humain ne peut supporter que jusqu'à un certain degré.

Ce diagnostic peut sembler pessimiste. Il l'est, et l'assume. Mais son pessimisme n'est pas nihiliste : Witkacy ne dit pas qu'il ne faut pas chercher la vérité, il dit que la chercher coûte quelque chose, et que ce coût – l'angoisse métaphysique, la solitude de l'existence particulière, le vertige du sans-fond – est un prix que toutes les sociétés ont tendance à vouloir réduire, en particulier lorsque les instruments de réduction sont efficacement disponibles. La post-vérité, dans cette perspective, n'est pas une dégradation récente mais une tentation permanente, structurelle, inhérente à la condition humaine telle que Witkacy la pense<sup>22</sup>.

**La fiction comme désanesthésie :**  
**la langue witkacéenne contre la pilule**  
.....

Il serait incomplet de clore cette analyse sans s'arrêter sur ce que la *forme* du roman oppose aux mécanismes qu'il décrit. Car *L'Inassouissement* ne se contente pas de représenter la post-vérité : il la combat, précisément par le style. La prose witkacéenne est une prose qui refuse obstinément le confort. Elle prolifère, se contredit, accumule les digressions, mêle le sérieux et le grotesque, l'argumentation philosophique et la caricature. Elle est – pour reprendre le mot de Gombrowicz – une langue « inassouvie » elle-même, incapable de se stabiliser dans une forme rassurante.

Cette langue est, dans le contexte de notre problématique, une résistance active à l'anesthésie. Si le davamesk et le murti-bingisme opèrent en simplifiant, en aplanissant, en offrant des certitudes lisses et confortables, la prose witkacéenne fait exactement l'inverse : elle complexifie, aggrave, maintient ouverts des problèmes qu'elle pourrait clore, refuse les solutions narratives apaisantes. Elle produit, chez le lecteur, quelque chose qui ressemble à l'effet inverse

22 – Sur le catastrophisme witkacéen dans son contexte : Mencwel, *op. cit.*, p. 341-388, et Jan Kott, *op. cit.*

de la pilule : une légère augmentation de l'inconfort, une mise en question des certitudes, un rappel que le réel est moins simple qu'on ne voudrait<sup>23</sup>.

### Conclusion

L'œuvre de Witkacy n'est pas une prophétie au sens d'une prévision exacte. Elle est plutôt une préfiguration structurelle : une mise en évidence, à travers la fiction, des tendances profondes d'une civilisation. En imaginant un monde où l'angoisse métaphysique est supprimée chimiquement et idéologiquement, Witkacy n'a pas prédit Internet ni les démagogues contemporains. Il a mis en forme les conditions philosophiques d'une vulnérabilité humaine à la fabrication du réel. Et cette vulnérabilité – qui tient à la difficulté fondamentale d'habiter un monde sans fond, sans garantie, sans certitude – est intemporelle.

C'est pourquoi la lecture de *L'Inassouvissement* depuis notre présent n'est pas un exercice de nostalgie érudite. C'est une rencontre avec un diagnostic qui, loin d'avoir vieilli, n'a cessé de se préciser. La société dancingo-sportive que Witkacy décrit – cette société qui préfère le divertissement à la pensée, l'adhésion à l'argumentation, le confort à la vérité – est reconnaissable. La pilule qui supprime l'angoisse existentielle au profit d'une satisfaction idéologique est reconnaissable. Et la catastrophe qui s'ensuit – la dissolution progressive de toute capacité à distinguer le réel du simulacre – est, elle aussi, suffisamment reconnaissable pour qu'on puisse lire Witkacy sans métaphore<sup>24</sup>.

23 – Michel Peterson, S.I. *Witkiewicz. La poétique de l'inassouvissement*, préface de Wladimir Krysinski, Montréal, Les Éditions Balzac, coll. « L'Univers des discours », 1995, 370 p. – ouvrage de référence pour l'analyse de la poétique romanesque witkacéenne en langue française.

24 – Alain Van Crugten, « Présentation », in *L'Inassouvissement*, op. cit., 2019, p. 7-22. Sur la réception francophone de Witkacy, voir aussi les *Cahiers Witkiewicz*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981-1989.

Il ne faut pourtant pas forcer le rapprochement. Witkacy écrit depuis une situation historique précise : la Pologne de l'entre-deux-guerres, confrontée à la montée simultanée du fascisme et du bolchevisme, dans un pays dont la fragilité nationale était encore récente. Son catastrophisme est nourri par cette expérience concrète, et ses romans ne sont pas des allégories abstraites : ils sont ancrés dans des corps, des désirs, des discussions philosophiques nocturnes, une société aristocratique en décomposition. Ce qui rend *L'Inassouvissement* lisible aujourd'hui, ce n'est pas l'abstraction de sa vision mais sa chair – la densité de ses personnages, la violence de ses intuitions, la lucidité sans merci avec laquelle il regarde le monde se défaire.

## FAUSSETÉ DE LA « POST-VÉRITÉ »

Christian Cavallé\*

... je me contredis bien à l'aventure [peut-être],  
mais la vérité (...) je ne la contredy point<sup>1</sup>.

Montaigne

### La « post-vérité » dans la « modernité tardive »

Peut-on prendre au sérieux la question de la « post-vérité » sans entrer dans son jeu et lui accorder trop d'importance ? Si l'on prétend que le moment actuel est celui de la « post-vérité » (ère, monde, politique, « philosophie » de la « post-vérité »), on suppose que s'y propagent non seulement des mensonges mais l'indifférence à l'égard du vrai et du faux, soit l'indifférence à l'égard de l'exigence d'avoir à établir ou rétablir cette distinction ainsi que les distinctions entre erreur et faute, entre mensonge, illusion et fiction, entre véracité et vérité, entre certitude et conviction. Cette indifférence est entretenue par l'énormité de certains mensonges, l'invéraisemblance de certaines fausses nouvelles (*fake news*) que l'on fait passer pour des faits alternatifs (*alternative facts*). L'un des propagandistes-bonimenteurs en chef d'une telle indifférence ne s'est-il pas moqué en plein hiver des climatologues qui parlent de « réchauffement climatique » ? N'a-t-il pas proposé, sarcastiquement, de traiter le Coronavirus par des injections de désinfectants ? N'a-t-il pas prétendu avoir mis un terme à sept guerres (un exploit semblable à celui du

1 – Montaigne, *Les Essais*, III, 2, éd. J. Balsamo, Gallimard, Pléiade, 2007, p. 845.

\* Ancien professeur de philosophie, auteur d'essais de philosophie et de poésie, d'articles de revue (notamment dans *Approches*), de fables et de récits pour la jeunesse. Publication récente : *Traverses du réel – Essai d'une démarche (para) philosophique et poétique*, Paris, L'Harmattan, 2025.

Vaillant Petit Tailleur dans le conte *Sept d'un coup*) ? Tout en nommant son réseau social de micro-blogs *Truth Social* (Vérité Sociale)<sup>2</sup> !

Si un dire vrai est accordé au réel et le dévoile, si un tel dire ne peut être vrai seulement pour celui qui l'énonce et au moment où il l'énonce, la notion de « post-vérité » est à tout le moins équivoque. Certes, il y a du vrai dans ce qu'elle prétend en faisant reconnaître l'existence d'un phénomène assez nouveau. Mais elle est fautive ou contestable car unilatérale lorsque l'on tente d'en faire le constituant essentiel de l'époque sans examiner ni ce qu'elle présuppose, ni ce qui la contredit et lui résiste. Elle est surtout insoutenable comme un acte propagandiste, un « quand dire c'est faire » qui fomenté résignation et soumission. La « post-vérité » pourrait être l'expression déformée-déformante (le symptôme) d'un réel immaîtrisé et manipulé dont on ne peut parler que si l'on est encore capable de « distanciation », encore capable de distinguer une telle expression d'expressions lucides du réel.

Datée du début de notre siècle, la « post-vérité » prolonge et aggrave semble-t-il la « post-modernité » datée de la fin du siècle précédent : mise en doute et en cause de la Modernité comme promesse de la réalisation progressivement généralisée de l'émancipation politique, de la diffusion des connaissances et de la prospérité. Une considération de notre modernité qui fut lucidement critique<sup>3</sup> mais qui est devenue idéologique, suiviste et unilatérale : le préfixe « post » accolé à « modernité » rivalise aujourd'hui avec d'autres préfixes et d'autres notions : « néo-modernité », « hyper-modernité », « trans-modernité », « contre-modernité », « anti-modernité ». En effet, la « modernité » est de diverses façons en question. L'emploi répété du terme « post-modernité », prétend clôturer une époque. Et

2 – Cf. notamment – M. Revault d'Allonnes, *La faiblesse du vrai – Ce que la post-vérité fait à notre monde*, Paris, Seuil, 2018 ; – B. Cassin, *La guerre des mots – Trump, Poutine et l'Europe*, Paris, Flammarion, 2025.

3 – Cf. J.-F. Lyotard, *La Condition postmoderne – Rapport sur le savoir*, Les Éd. de Minuit, 1979.

la « post-vérité » qui prolonge la « post-modernité » serait elle-même prolongée et aggravée par la « post-réalité<sup>4</sup> ».

Deux précautions s'imposent : – employer le plus souvent possible le pluriel (parler des vérités plutôt que de La Vérité, qui serait et leur dénominateur commun et leur norme immanente) et le partitif qui désigne la partie d'un tout selon une quantité indéterminée (il y a *du* vrai, *du* faux, *du* certain, *de* l'incertain, *de* l'indifférence au vrai et au faux) ; – parler de « modernité tardive » : pour les tard-venus dans la « modernité » que nous sommes il n'est peut-être pas trop tard pour réactiver ce qu'elle a de meilleur à l'encontre de ce qu'elle a de pire.

Peut-on examiner les diverses façons de considérer notre époque sans céder aux facilités d'un certain relativisme (« chacun sa vérité », « chacun pour soi ») ? Peut-on reconnaître la réalité de l'indifférence, de l'indétermination, de l'incertain dans une démarche attentive aux différences, une démarche déterminée, acceptant ou établissant quelques certitudes ?

### **Parenthèse artistique, épistémologique et philosophique**

Nombre d'œuvres modernes ou contemporaines semblent illustrer et conforter un perspectivisme relativiste pour lequel tous les points de vue se valent (*À chacun sa vérité* de Pirandello <1917>, *Rashômon* de Kurosawa <1950>). On tend à méconnaître l'inquiétude exigeante et interrogative de ces œuvres dont les fictions véridiques qu'elles mettent en scène invitent justement à ne pas abandonner la quête de la vérité dans les situations les plus indécises.

Dans *L'anatomie d'une chute* de Justine Triet (2023), la mort de Samuel à la suite d'une chute depuis une haute fenêtre du chalet familial donne lieu à une enquête et à un procès. Accident, suicide ou assassinat ? Des éléments établis au cours de l'enquête (nature des blessures, conflits entre Samuel et Sandra son épouse infidèle) font

4 – Cf. Gérald Bronner, *À l'assaut du réel*, PUF, 2025 ; et déjà J. Baudrillard, *Le crime parfait*, Paris, Galilée, 1995 : « livre noir de la disparition du réel ».

soupçonner et accuser cette dernière mais ils ne sont pas absolument décisifs. Les premiers témoignages de leur fils Daniel sont confus et controversés. Mais Daniel s'interroge et il en vient à évoquer une confiance de son père qui, parlant du chien Snoop malade, lui a dit (lui aurait dit ?) qu'il faut se préparer à la mort des êtres chers et qu'il faut l'accepter afin de continuer à vivre ; Daniel est convaincu que son père évoquait ainsi son prochain suicide. Ce dernier témoignage contribue de façon décisive à l'acquittement de Sandra. Le film fait réfléchir sur une situation d'incertitude et de doute dans laquelle il faut cependant décider, le doute devant, en toute justice, bénéficier à l'accusé. Des interrogations persistent. Ce qui est décidé ainsi est-il seulement « bon pour nous », bon pour Daniel et pour sa mère, et plus généralement bon pour que la vie continue assez sereinement malgré les tragédies ? La décision prise consiste-t-elle à décider en reconnaissant qu'il y a de l'indétermination réelle ou de l'indécidable et des déterminations nécessaires qui sans être absolument assurées ont un degré suffisant de certitude car, sans supprimer tout doute, elles permettent de ne pas rester indéfiniment dans le doute ? Semblablement, peut-être est-il possible à notre époque, face une très réelle indétermination, de reconnaître qu'il y a malgré tout *du* vrai et *du* certain en assumant lucidement la limitation de nos certitudes ainsi que le caractère inévitablement polémique et discutable de nos convictions.

Les sciences nous apprennent que l'on peut et doit établir ainsi que coordonner de diverses façons et dans divers domaines des constantes ou des invariants, des variations, des corrélations, en démontrant-vérifiant des propositions qui résistent aux objections et sont fécondes en conséquences ou applications. Ce qui est ou reste indéterminé sinon indéterminable ne peut être réduit que partiellement et c'est d'une façon très déterminée que l'on établit et même mesure certaines formes d'indétermination. En logique mathématique, l'existence de propositions indécidables – dont on ne peut établir ni la vérité ni la fausseté – est démontrée dans certains systèmes (indécidabilité analogue au paradoxe du « je mens »). La « complé-

mentarité » et les « relations d'incertitude » de la physique quantique selon lesquelles deux mesures ne peuvent être également et simultanément exactes sont lointainement analogues à l'ambiguïté de certaines figures dont le dessin du « lapin-canard » que l'on voit tantôt comme celui d'un lapin, tantôt comme celui d'un canard<sup>5</sup>.

Ces considérations plutôt philosophiques proposent une démarche intermédiaire entre les arts et les sciences, moins suggestive que les premiers, moins exacte que les seconds mais généraliste et universaliste. Cette double inspiration conduit à mobiliser l'image du réel comme « matière noire » et d'autant plus « noire » qu'elle n'est jamais éclairée ou objectivée qu'en partie ; elle invite à considérer que les divers aspects du réel peuvent être (re)connus mais ne peuvent l'être simultanément et globalement avec une égale précision ou exactitude. Ce que méconnaît ou déforme grossièrement la « post-vérité<sup>6</sup> ».

### Conditions d'existence et de propagation de la « post-vérité »

Il y a certainement *du vrai* et *du réel* dans la « post-vérité » dont les conditions intriquées sont (géo) politiques, idéologico-médiatiques, culturelles et épistémiques.

5 – Cf. le « voir comme » ou « changement d'aspect » selon Wittgenstein (*Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur *et alii*, Paris, Gallimard, 2004, p. 274-301).

6 – Inspirations philosophiques : – Descartes distinguant la certitude claire et distincte quant à la notion de la séparation de l'âme et du corps, de la clarté sensible quant à la notion de leur union qui reste obscure pour l'entendement (*Les Principes de la philosophie*, I, 25 et *Lettre à Élisabeth du 28 juin 1643*, *Œuvres philosophiques*, III, éd. Alquié, Paris, Garnier, 1973) ; – Pascal distinguant « douter », « assurer » et « se soumettre », chacun de ces actes pouvant s'avérer pertinent et Pascal écrivant qu'« il n'est pas certain que tout soit incertain » (*Pensées– Œuvres complètes*, éd. Lafuma, Paris, Seuil, 1963, fragments 170 et 521) ; – Kant distinguant la certitude « logique » de la conviction ou certitude « morale » associée au pari (*Critique de la raison pure*, trad. A. Renaud, Paris, G-F Flammarion, 2001, p. 667-673) ; – Wittgenstein établissant que les doutes présupposent des certitudes, « comme des gonds sur lesquels tournent nos questions et nos doutes » (*De la certitude*, trad. D. Moyal-Sharrok, Paris, Gallimard, 2006, 115, 341).

Le progressisme issu des Lumières et de 1789 a été mis en doute et en cause sous toutes ses formes (la forme républicaine générale, la forme libérale, la forme socialisme-réformiste, la forme révolutionnaire, la forme civilisatrice accusée d'être impérialiste et colonisatrice, la forme émancipatrice-décolonisatrice) en raison des dégâts du Progrès, de déceptions et de frustrations d'autant plus amères que les promesses et les espoirs étaient grands. Ce à quoi correspondrait toute la « modernité tardive » mais d'abord la « post-modernité » avec la « fin des grands récits ». En résultent simultanément un doute de désenchantement et de suspicion, le retour en force des anti-lumières et contre-révolutionnaires, la réaffirmation du religieux pas seulement mais principalement sous ses formes fondamentalistes, intégristes, traditionalistes, théocratiques.

Les conditions à la fois idéo-pathologiques et médiatiques sont inséparables des précédentes. Le moment de la « post-modernité » est d'abord celui du télévisuel, d'un spectaculaire imagé qui tend à formater l'empathie et l'indignation, la sensibilité pensive et l'attention, à détourner de l'argumentation et de l'explication rationnelles. Le moment de la « post-vérité » est plus spécialement celui des réseaux sociaux lorsque la communication-diffusion des informations mêlées aux opinions, aux convictions et aux sentiments active la dissolution de l'espace public et de l'opinion publique en permettant à chacun de trouver facilement ce qui conforte « son » opinion sans passer par la discussion raisonnée et l'apprentissage patient ; elle libère moins la liberté d'expression que l'essor invasif d'opinions rétives à toute forme de validation et d'invalidation raisonnées. En même temps la spectacularisation émouvante met en avant les propagandistes-influenceurs en chef, des chefs dont « tout le monde » parle, non seulement sur les réseaux sociaux mais sur les médias plus traditionnels. Le soi-disant âge de la « post-vérité » aura été celui du retour du « principe du chef », un retour dont les causes et motifs principaux sont socio-politiques : il est difficile aujourd'hui de redonner vigueur pratique aux revendications d'autonomie et d'autogouvernement, à l'exigence de gouverner non seulement « par

l'intermédiaire de représentants » mais « directement ». Difficilement séparable du précédent, le troisième moment, le plus actuel, serait celui de la « post-réalité » (mais aussi de la « réalité augmentée » et de l'« hyper-réalité ») qui prolonge et aggrave la « post-vérité » par l'usage accru de l'« intelligence artificielle » dans la fabrication des textes, des images, des informations, dans les conversations et les dialogues eux-mêmes<sup>7</sup>.

Que l'on n'oublie pas, tout au long de la « modernité tardive », les conditions plus culturelles et épistémiques du phénomène de la « post-vérité » : recul de la lecture, de la conversation et du débat longuement et patiemment argumentés, crise de l'école publique. Avec notamment l'habitude prise de se référer à des recherches et à des résultats scientifiques dont on est incapable de restituer démonstrativement les preuves. Qui parmi nous peut expliquer la différence et le rapport entre l'ARN messenger et l'ADN et qui pourrait l'expliquer à un anti-vax ? Combien de ceux qui discutent de l'« Intelligence Artificielle » n'ont jamais pratiqué le plus simple des codages ! Il semble impossible, même pour un scientifique pédagogue, de démontrer rigoureusement les derniers résultats des sciences ainsi que d'exposer précisément les débats entre chercheurs en intervenant sur un médium soumis aux exigences de rapidité et de spectacularité. Tout cela alimente la « post-vérité », contribue à détourner des connaissances aussi élémentaires que fondamentales dans tous les domaines, favorise le mépris pour ces savoirs, pour ceux qui n'ont fait que de courtes études, pour les citoyens des classes subalternes qui s'abstiennent de voter ou ne votent pas comme ils le devraient. Ce qu'il y a d'énigmatique et de problématique dans les derniers résultats scientifiques est exploité au service de la « post-vérité ». Une école et une culture républicaines-démocratiques se doivent de maintenir la progressivité des connaissances, l'inséparabilité entre

7 – Maurizio Ferraris introduit la notion de « documentalité » notamment pour penser un capitalisme de l'accumulation et de l'exploitation des données numériques ; cf. *Documentalité – Pourquoi il est nécessaire de laisser des traces*, trad. S. Plaud, Paris, Éd. du Cerf, 2021.

connaissance, explication et démonstration (capacité de démontrer), l'importance et la dignité des connaissances et certitudes élémentaires, aussi limitées soient-elles.

Dernière hypothèse sans doute la plus compréhensive : « post-vérité » désignerait d'une façon unilatérale et confuse la rencontre entre notre expérience (humaine et sociale) de l'incertitude et les certitudes scientifiques concernant la profonde et foncière indétermination du réel attestée dans de nombreux domaines. On ne peut certes jamais savoir absolument s'il s'agit d'une indétermination « pour nous » ou d'une indétermination « en soi » mais l'indétermination ne serait pas seulement « ressentie » et s'il y a du vrai dans la « post-vérité » ce serait comme expression d'une reconnaissance-méconnaissance exploitée, instrumentalisée, sous influence, de l'indétermination.

### **Malgré nous ou malgré tout**

.....

Divers rapports à l'indétermination et à l'indistinction coexisteraient et rivaliseraient d'une façon (indistinctement !) inactuelle et actuelle.

La façon confuse résulterait principalement de l'exploitation-instrumentalisation de l'indétermination du réel : un confusionnisme associé à un néo-obscurantisme qui de surcroît entretient la représentation d'un réel chaotique pour susciter la demande d'un retour à l'Ordre<sup>8</sup>. L'indifférence pour la différence entre le vrai et le faux absolutise l'indétermination (qui n'est pas le seul aspect du réel). Elle est associée au mépris pour les savoirs élémentaires et pour tous les subalternes ainsi qu'à la fascination pour les chefs rassembleurs qui parviennent à obtenir à la fois le puissant soutien de ceux qui méprisent les subalternes qu'ils exploitent et les suffrages d'un grand nombre de ces derniers qui font l'insupportable expérience de l'incertitude, de la déception, de la frustration et du mépris. La proche parenté avec les fascismes est patente.

8 – Une telle représentation relève du mythe, même si elle est contemporaine de la théorie scientifique du « chaos déterministe » concernant certains systèmes physiques.

La façon à la fois neutre et indifférente ne serait pas loin de la confusion mais elle prônerait une abstention généralisée dans sa méditation à même la vacuité ou une distanciation ironique. Ce pourrait être la « sublimation » de l'une des deux formes de la « pulsion de mort » : la fascination pour l'inertie, pour l'apaisement soustrait à toute excitation, à toute obligation, à tout effort (l'autre forme de la « pulsion de mort » étant associée à la violence agressive et destructrice).

La façon quasi « fusionnelle » emportée dans ce que l'on a nommé le « sentiment océanique » serait une manière éthique, amoureuse et mystique de réaliser la plus heureuse et la plus intense des unions. Elle se différencie de la « confusion » dans la mesure où elle procède d'Éros et va à l'encontre de Thanatos, de la mort par abandon résigné ainsi qu'à l'encontre de la mort par la destruction et de la haine. Une telle « passion », aussi belle que rare mais dont on fait un modèle et une valeur éthiques universelles et suprêmes dans l'amour fraternel-sororal n'est pas absolument indemne de toute possibilité de détournement.

La façon la plus politique d'affronter résolument l'indétermination serait portée par une conviction qui associe un certain savoir éprouvé et lucide à un non irréalisable espoir en prenant la forme d'un pari. Ce pourrait être le pari formulé et mis en pratique pour la consolidation, l'établissement ou le rétablissement de république(s) démocratiques, sociales, laïques, « mondanéistes » (« écologiques » si l'on veut), géo-politiquement « non alignées ». Ce serait le pari qui irait le plus résolument à l'encontre de la « post-vérité ». Il est certain que « tout le monde » n'en est pas convaincu mais ne peut-on espérer que des convictions politiques quoique diverses, entrent en émulation et se rencontrent dans la lutte contre la « post-vérité » en « sublimant » les pulsions de mort haineuses et destructrices<sup>9</sup> ?

9 – « Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou » écrit Nietzsche (*Ecce Homo* in *Le cas Wagner*, etc., trad. J.-C. Hémerly, *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 266. À l'encontre de cette phrase complaisamment citée souvent en ignorant son contexte il faudrait dire que ce qui rend fou,

La façon scientifiquement déterminée d'établir des certitudes dans certaines limites et comme en gagnant-mordant inlassablement sur l'indétermination ne devrait jamais être perdue de vue tant elle est exemplaire même s'il est difficile de coordonner toutes les connaissances scientifiques et certainement impossible de rendre tout savoir comme la culture dans son ensemble « scientifiques ».

La façon exploratoire de s'immerger dans l'indistinct au risque de l'égarement, du vertige et du non-sens, par de libres associations et dissociations semble non seulement poétique ou poïétique mais au principe de toute recherche, qu'il s'agisse de découverte, d'invention ou de création.

La façon philosophiquement déterminée de reconnaître l'indétermination du réel sans absolutiser cette détermination serait celle d'une sobriété lucide aussi nécessaire qu'insuffisante car elle ne prend tout son sens qu'associée à des démarches éthiques, politiques, scientifiques, artistiques.

*De* l'amour fraternel et sororal, *de* la conviction républicaine-démocratique, *de* la connaissance rationnelle-objective, *de* la liberté exploratrice et artiste, *de* la lucidité philosophique : contre « la post-vérité », la « post-réalité », la « post-modernité », contre leurs faussetés et contre ceux qui les fomentent, tout serait nécessaire, rien ne serait suffisant.

ce n'est ni le doute, ni la certitude mais l'absolutisation de l'un ou de l'autre ainsi que la confusion de la conviction et de la certitude.

# L'AUTORITÉ DU FAUX : IMAGES ANIMÉES, IA ET VÉRITÉS SENSIBLES (DE MÉLIÈS À L'ALGORITHME)

Déborah Winterstein-Graciani\*

## La mutation de la croyance

Depuis le début du cinéma, une question obsède les créateurs : comment fabriquer du vrai avec du faux ? Georges Méliès comprenait déjà que le trucage n'était pas un mensonge, mais une porte ouverte sur le merveilleux. Aujourd'hui, à l'ère des *deepfakes*, de l'*hypertrucage* et des images générées par intelligence artificielle, cette question s'est inversée : comment reconnaître le vrai quand le faux devient indétectable ?

La post-vérité n'est pas l'avènement du mensonge. C'est la mutation de la croyance, le basculement de l'autorité du vrai : du témoin vers la donnée, du montage vers le code<sup>1</sup>. Là où la photographie du XX<sup>e</sup> siècle signifiait « ça a été », selon la formule célèbre de Roland Barthes<sup>2</sup>, l'image synthétique du XXI<sup>e</sup> siècle murmure : « cela pourrait être ». Ce passage du constat au probabilisme marque

1 – Tarleton Gillespie, *Custodians of the Internet*, New Haven, Yale UP, 2018, p. 98-125.

2 – Roland Barthes, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980, p. 120.

\* Déborah Winterstein-Graciani est rédactrice culturelle et chercheuse en études culturelles. Ses travaux portent sur les cultures médiatiques contemporaines, les imaginaires numériques et les transformations du rapport à la vérité à l'ère des images générées par intelligence artificielle. Elle s'intéresse particulièrement aux formes narratives et visuelles issues du cinéma, de l'animation et des cultures populaires, qu'elle analyse à la croisée de la théorie des médias et de l'étude des imaginaires.

une rupture épistémologique fondamentale. Nous ne traversons pas une simple crise de la vérité ; nous vivons la mutation de ce que nous entendons par « vrai ». L'autorité du réel, longtemps incarnée par le document photographique, se fragmente. Elle se multiplie en mille régimes d'authenticité concurrents.

### **Du montage à la vraisemblance computationnelle**

#### *L'héritage du trucage : Méliès et la magie optique*

Méliès n'a pas inventé le cinéma. Il a inventé le mensonge visible. En 1902, *Le Voyage dans la Lune* opérait une transmutation : la mécanique du montage devenait poésie. L'arrêt de caméra, la substitution de plans, la surimpression transformaient l'impossible en spectacle<sup>3</sup>. Ce qu'il y avait de révolutionnaire, ce n'était pas la technique, mais la conscience qu'un faux bien maîtrisé pouvait véhiculer une vérité émotionnelle que le réel refusait.

Le génie de Méliès réside précisément dans cette distinction fondamentale : il n'a jamais cherché à tromper son public de manière déloyale. Les trucages étaient visibles, avoués, assumés. Le spectateur savait qu'il regardait de la magie cinématographique, et c'est exactement ce qu'il venait chercher. Cette transparence du mensonge était sa force majeure. Elle créait un contrat esthétique où le public acceptait volontairement d'être « dupé », sachant pertinemment qu'il l'était. Le faux de Méliès était donc doublement vrai : vrai dans son intention (créer du merveilleux partagé), vrai dans sa réception (le spectateur était conscient du processus et l'endossait).

Cette logique s'oppose radicalement aux technologies contemporaines que nous aborderons plus loin. Là où Méliès annonçait son artifice avec fierté, les *deepfakes* le dissimulent avec ruse. Là où Méliès visait l'émerveillement collectif et la complicité, les *deepfakes* visent la manipulation individuelle et l'illusion involontaire.

3 – Tom Gunning, “The Cinema of Attractions: Early Film, Its Spectator and the Avant-Garde”, in *Wide Angle*, vol. 8, n° 3-4 (1986), p. 63-70.

Cette rupture épistémique est capitale pour comprendre les enjeux actuels : nous ne passons pas d'un cinéma « honnête » à un cinéma « malhonnête », mais d'une esthétique de la magie partagée et consciente à une esthétique du soupçon généralisé, où chaque image devient suspecte.

Georges Didi-Huberman, dans *Devant l'image*, pose la question que Méliès avait déjà résolue : « Comment regardons-nous ». Non pas seulement avec les yeux, mais avec tout ce que nous apportons de croyance, de désir, de fragilité<sup>4</sup>. L'image méliésienne ne trompait personne. Elle invitait à la complicité, à une participation active du spectateur. C'est une distinction cruciale : le trucage méliésien repose sur un pacte avec le spectateur. Celui-ci sait qu'il regarde du spectaculaire et l'accepte. Cette acceptation est fondatrice d'une confiance mutuelle : le spectateur fait confiance au cinéaste pour lui offrir de la beauté, même au prix de l'illusion. Le mensonge devient donc un geste d'amour, une promesse de merveille, et non une trahison. Entre le créateur et le public s'établit une relation de transparence performative : « Je te montre comment je fabrique la magie, et tu la regardes en le sachant. »

#### *Le documentaire animé : quand le faux raconte le vrai*

Ari Folman, dans *Valse avec Bachir* (2008), a prolongé cette intuition cinématographique majeure d'une manière inattendue. L'animation, mode de fabrication volontaire et reconnaissable, devient paradoxalement le seul médium capable de raconter une mémoire traumatisée, fragmentée, insaisissable autrement<sup>5</sup>. Là où la vidéo « objective » échouerait à transmettre l'affect d'une expérience guerrière, où la photographie se figerait dans une univocité

4 – Georges Didi-Huberman, *Devant l'image*, Paris, Minuit, 1990, p. 15.

5 – Ari Folman, *Valse avec Bachir*, film d'animation, 2008 ; également publié en album graphique : Ari Folman et David Polonsky, *Valse avec Bachir*, Paris, Casterman, 2009.

mensongère, le trait de crayon, l'image dessinée, accède à une vérité que seul le mensonge formel peut capter.

Le film de Folman documente l'impossibilité même de documenter. Il est l'histoire d'un réalisateur qui cherche à retrouver ses souvenirs de la guerre du Liban, et découvre progressivement que ces souvenirs sont fragmentés, contradictoires, peut-être même faux. En choisissant l'animation plutôt que le documentaire classique, Folman énonce une vérité méthodologique : la forme est le message. Le dessin reconnaît l'absence de certitude. Il accepte les approximations, les blancs, les distorsions que la mémoire traumatisée produit. L'autorité du faux transite ici vers une légitimité poétique et testimoniale : je te montre un mensonge formel pour que tu comprennes la vérité profonde de mon expérience. Le documentaire animé pose une question méthodologique cruciale : comment représenter ce qui n'a pas pu être filmé, ce qui résiste au document, ce qui s'est effacé de la mémoire ? La réponse est paradoxale : en acceptant le dessin, le spectateur accepte également le travail de mémoire, les approximations nécessaires, les oublis volontaires, et reconnaît l'honnêteté de celui qui refuse de prétendre à une objectivité factice.

### **L'ère de la vraisemblance sans témoin**

.....  
*GANs : quand la machine apprend à mentir*  
.....

Depuis 2014 et l'émergence des réseaux antagonistes génératifs (GANs), la structure change radicalement<sup>6</sup>. Un générateur et un discriminateur s'affrontent dans une boucle sans fin : le premier crée des images synthétiques, le second juge si elles sont « vraies » ou « fausses ». À chaque itération, le générateur s'améliore, s'affine, apprend des erreurs du discriminateur. À chaque itération, le discriminateur devient plus pointilleux, plus sévère, plus difficile à tromper. Cette danse algorithmique aboutit progressivement à une

6 – Ian Goodfellow et al., “Generative Adversarial Networks”, *arXiv preprint arXiv:1406.2661*, 2014.

convergence : le générateur produit des images tellement proches de la réalité que le discriminateur ne peut plus les distinguer des vraies. En 2024-2025, les *deepfakes* ont atteint une précision de plus de 90 % de similarité, capables de reproduire les micro-expressions les plus subtiles, les mouvements oculaires les plus naturels, la cohérence d'éclairage la plus minutieuse<sup>7</sup>.

La différence avec Méliès est abyssale, et elle concentre toutes les tensions de notre époque. Méliès savait qu'on le regardait, qu'on l'observait, qu'on admirait ses artifices. Le GANs ignore complètement le spectateur. Il crée pour créer, selon une logique de convergence mathématique, non de persuasion humaine. Il n'y a pas d'intention créatrice derrière l'image, pas de projet artistique, pas de vision du monde. L'image devient entièrement orpheline de l'intention d'un artiste. Elle est le produit d'une compétition entre deux systèmes aveugles, optimisant une fonction de perte, indifférente au sens ou à l'éthique de ce qu'ils produisent. Ce basculement épistémique est fondamental : nous passons d'une image produite par une intention créatrice consciente à une image générée par une optimisation statistique aveugle. La volonté humaine disparaît, remplacée par une logique itérative d'amélioration technique.

### *Deepfakes et la crise de l'authenticité*

Les témoins crédibles, autrefois gage de vérité, deviennent réfutables par simple soupçon. Une vidéo d'un politicien qui crie ? « Deepfake ! ». Une manifestation documentée ? « Synthétique ! » La suspicion est devenue le régime par défaut. Nous vivons dans une économie généralisée du doute<sup>8</sup>. Hito Steyerl, dans « In Defense of the Poor Image », affirme que l'image dégradée, celle qui circule en

7 – Miguel Angel Montes et al., “Deepfake Detection Challenge 2025”, rapport de Meta AI Research, 2025.

8 – Zeynep Tufekci, “YouTube, the Great Radicalizer”, *The New York Times*, 10 mars 2018.

milliards de copies pixelisées, compressées, distordues par la circulation sur les réseaux, devient paradoxalement plus vraie, plus authentique que l'original haute résolution<sup>9</sup>. Mais cette thèse s'écroule face aux *deepfakes*. L'ultra-réalisme, autrefois garant de vérité, peut désormais être une génération pure. Le *deepfake* crée un paradoxe : plus c'est réaliste, techniquement parfait, cohérent avec nos attentes visuelles, moins c'est fiable. La perfection devient suspecte.

Le *Deepfake Detection Challenge* lancé par Meta cherche vainement à bâtir des défenses structurelles<sup>10</sup>. Mais chaque algorithme de détection est contrôlé par un nouvel algorithme de génération, chaque stratégie de défense par une nouvelle stratégie d'attaque. C'est une course sans fin, une escalade du faux. Les chercheurs admettent que la détection atteindra bientôt ses limites : la probabilité statistique permettra de générer des faux que même les experts, regardant *frame* par *frame*, ne pourront distinguer de l'authentique. Nous approchons d'une limite technique : le moment où la fabrication du faux indétectable deviendra plus facile et moins coûteuse que la production du vrai.

## Vers une traçabilité du vrai

.....

### *Signatures cryptographiques et certificats numériques*

.....

Face au chaos annoncé, une solution technique émerge comme réponse : la traçabilité intégrée à la source même de la production. *Adobe Authenticity Initiative*, *Video Authenticator* de Microsoft, protocoles d'organisations internationales (ISO, UNESCO), travaillent à inscrire une signature cryptographique dès la capture photographique, dès le moment du clic ou de la prise de vue<sup>11</sup>. L'idée : créer une chaîne de confiance inviolable du moment de la production à

9 – Hito Steyerl, "In Defense of the Poor Image", *e-flux journal*, n° 10 (2009).

10 – Meta Platform Inc., "Deepfake Detection Challenge Dataset", arXiv: 2006.07397, 2020.

11 – Adobe Inc., "Authenticity and Provenance", white paper, 2024.

la diffusion, une sorte de « passeport numérique » attaché à chaque image, certifiant son origine et son intégrité.

Mais cette solution, techniquement pertinente, s'écroule face à la réalité politique. Elle suppose l'adoption universelle, la fin des appareils non authentifiants, la coopération totale des plateformes numériques, la standardisation globale. Or, les régimes autoritaires, les campagnes de harcèlement organisé, les faussaires systématiques n'accepteront jamais volontairement ces standards. De plus, une signature cryptographique ne certifie que l'origine et l'intégrité du fichier, non la vérité du contenu. On peut produire une image techniquement authentifiée qui soit néanmoins composée, générée partiellement, ou montée de manière menteuse. L'authenticité du fichier ne garantit pas l'authenticité de ce qu'il représente.

### **La post-vérité comme esthétique du possible**

#### *De la preuve au probabilisme*

Barthes opposait la photographie à la peinture : la première prouvait « ça a été », elle attestait le passé par l'empreinte chimique, par le contact avec le réel<sup>12</sup>. Cette certitude fondatrice s'est progressivement évaporée. L'image synthétique, générée, ne prouve rien. Elle génère des probabilités, non des preuves. Elle n'atteste pas le passé. Elle modélise le vraisemblable, le plausible, ce qui pourrait avoir été. Cela change tout dans notre rapport à la vérité.

Avec l'IA générative, l'autorité du vrai migre du référent (ce qui a été réellement) vers l'infrastructure (ce qui peut être prédit, calculé, généré)<sup>13</sup>. Le modèle d'apprentissage devient l'arbitre de la crédibilité. Ce qui est « vrai », désormais, c'est ce que le modèle reconnaît

12 – Roland Barthes, « Le message photographique », *Communications*, n° 1 (1961), p. 127-138.

13 – Anna Jobin et al., « The Global Landscape of AI Ethics Guidelines », *Nature Machine Intelligence*, vol. 1 (2019), p. 389-399.

comme cohérent avec ses données d'entraînement. La post-vérité n'est pas l'échec de la vérité : c'est le triomphe de la logique d'apprentissage machine sur la logique testimoniale, sur la logique du document, sur la logique du témoin oculaire. Nous glissons d'une épistémologie de la trace (fondée sur le document, la preuve, le reste du passé) vers une épistémologie de la prédiction (fondée sur le modèle, la probabilité, la simulation du vraisemblable).

### *Vers une « contre-histoire » des images*

.....

Didi-Huberman appelait à une « contre-histoire de l'art » : non pas interpréter les images comme des preuves de leur époque, comme des documents transparents, mais les questionner comme symptômes, énigmes, résistances, zones d'opacité<sup>14</sup>. À l'époque des *deepfakes* et de la génération d'images par IA, ce projet devient urgent, vital pour maintenir la pensée critique.

Une grille critique nouvelle doit émerger, capable de lire simultanément : la technique de fabrication (GANs, modèles de diffusion, photogrammétrie), l'intention politique explicite ou inconsciente (manipulation, satire, création artistique, marchandisation), le contexte de circulation (viralité, amplification algorithmique, mésinformation, revendication identitaire)<sup>15</sup>. Sans cette hygiène analytique rigoureuse, nous errons dans le brouillard permanent. Cette grille critique n'est pas un jugement moral binaire entre le vrai et le faux. C'est une pratique d'interprétation lucide, patiente, ouverte aux ambiguïtés constitutives de notre époque. Elle suppose de développer une littérature visuelle entièrement nouvelle : savoir lire dans les artefacts numériques les traces de leur fabrication, les strates de leur production, les algorithmes qui les ont façonnés.

14 – Georges Didi-Huberman, *Atlas ou le gai savoir inquiet*, Paris, Minuit, 2011, p. 180-220.

15 – Susan Sontag, *On Photography*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1977.

## **Implications éthiques et épistémologiques**

### *L'effondrement de la confiance institutionnelle*

La prolifération des *deepfakes* et des images générées sape progressivement la confiance institutionnelle. Les journalistes doivent désormais vérifier non seulement le contenu, mais aussi l'authenticité technique des images. Les experts doivent développer des protocoles d'authentification. Les citoyens développent une méfiance généralisée envers tout document visuel, qui ne les rend pas plus critiques, mais paralysés par le doute.

Ce qui s'effondre, c'est moins la notion de vérité que le régime commun de vérité. Il n'y a plus un arbitre accepté par tous, plus un régime de preuve partagée. À la place s'établissent des régimes de vérité fragmentés, tribaux : chaque communauté établit ses propres critères de ce qui compte comme vrai, comme crédible, comme digne de confiance. Cette fragmentation épistémologique est elle-même une forme de violence.

### *Le rôle de la conscience méthodologique*

Reste que le projet de Didi-Huberman n'est pas désespéré. Il appelle à une conscience méthodologique, une vigilance appliquée : non pas chercher une vérité ultime, mais comprendre comment chaque image s'est constituée, quelles mains l'ont touchée, selon quelle logique elle s'est formée. Cette vigilance est lucide : elle accepte de ne jamais atteindre la certitude totale. Mais elle refuse l'abdication totale. Elle refuse de dire « on ne peut rien savoir, donc tout est possible ».

## **Penser l'image sans certitude**

La post-vérité ne libère pas du besoin de vérité. Elle l'intensifie, l'aiguise, en rendant plus urgente la satisfaction du besoin. À l'ère où l'image cesse progressivement de prouver et commence à prédire, notre responsabilité change fondamentalement. Ce n'est plus de croire ou de refuser, d'accepter ou de rejeter globalement. C'est

de cultiver une lucidité radicale : comprendre comment chaque image se fabrique, qui la fabrique, pour qui, vers quel effet politique ou économique, selon quelle infrastructure technique<sup>16</sup>.

De Méliès à l'algorithme, le faux n'a jamais cessé de révéler certaines vérités. Mais cette révélation suppose désormais une vigilance accrue du regard. Dans un monde où l'image ne garantit plus la preuve mais produit du vraisemblable, la responsabilité critique du spectateur devient centrale. Apprendre à lire les images, à interroger leurs conditions de fabrication, leurs circulations et leurs intentions, constitue aujourd'hui une compétence civique autant qu'intellectuelle. L'enjeu n'est donc pas de restaurer une certitude perdue, mais de développer une culture du doute éclairé : une manière d'habiter l'incertitude sans céder au relativisme, et de préserver, malgré la prolifération du faux, les conditions d'une vérité partageable.

## Bibliographie

.....

- Barthes, Roland, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980.
- Barthes, Roland, « Le message photographique », in *Communications*, n° 1 (1961), p. 127-138.
- Didi-Huberman, Georges, *Devant l'image*, Paris, Minuit, 1990.
- Didi-Huberman, Georges, *Atlas ou le gai savoir inquiet*, Paris, Minuit, 2011.
- Folman, Ari, *Valse avec Bachir*, film d'animation, 2008.
- Folman, Ari et Polonsky, David, *Valse avec Bachir*, Paris, Casterman, 2009.
- Gillespie, Tarleton, *Custodians of the Internet*, New Haven, Yale UP, 2018.
- Goodfellow, Ian, “Generative Adversarial Networks”, *arXiv preprint arXiv:1406.2661*, 2014.

16 – Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 156-189.

- 
- Gunning, Tom, “The Cinema of Attractions: Early Film, Its Spectator and the Avant-Garde”, *Wide Angle*, vol. 8, n° 3-4 (1986), p. 63-70.
  - Jobin, Anna, “The Global Landscape of AI Ethics Guidelines”, *Nature Machine Intelligence*, vol. 1 (2019), p. 389-399.
  - Meta Platform Inc., “Deepfake Detection Challenge Dataset”, arXiv:2006.07397, 2020.
  - Montes, Miguel Angel, “Deepfake Detection Challenge 2025”, rapport de Meta AI Research, 2025.
  - Ricœur, Paul, *La Mémoire, l’Histoire, l’Oubli*, Paris, Seuil, 2000.
  - Sontag, Susan, *On Photography*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1977.
  - Steyerl, Hito, “In Defense of the Poor Image”, *e-flux journal*, n° 10 (2009).
  - Tufekci, Zeynep, “YouTube, the Great Radicalizer”, *The New York Times*, 10 mars 2018.



## QUI CONTINUE À CHERCHER LA VÉRITÉ ?

Maria Ibrahim\*

À l'ère du relativisme et de l'individualisme, la question de la vérité semble s'être déplacée : il ne s'agit plus de chercher *la* vérité, mais de chercher *sa* vérité. Ce glissement n'est pas un simple effet de mode, mais il accompagne une mutation profonde du statut même du savoir. Comme l'écrit Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne*, « le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne<sup>1</sup>. » Lorsque les grands systèmes explicatifs cessent d'ordonner le monde, la vérité ne s'impose plus comme horizon commun, mais elle se fragmente, se pluralise, et se privatise.

Dans ce contexte, l'attention se porte sur le subjectif, sur ce qui touche et anime l'individu de l'intérieur, au détriment de tout ce qui existe en dehors de lui. La crise des « grands récits » n'a pas seulement ébranlé les idéologies totalisantes, mais elle a également installé le soupçon à l'égard de toute prétention à l'universalité. La vérité semble désormais suspecte dès lors qu'elle dépasse l'expérience singulière. On ne parle plus de correspondance au réel, mais d'authenticité personnelle, non plus d'objectivité, mais de ressenti.

1 – Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, p. 11.

\* Maria Ibrahim est docteure en philosophie, affiliée à l'Université Saint Joseph de Beyrouth (USJ). Elle a soutenu en 2025 une thèse intitulée *L'arrachement moral, au croisement de la philosophie et de la littérature* sous la direction du Pr. Jad Hatem. Ses recherches portent principalement sur la philosophie morale, l'existentialisme, l'analyse philosophique de la littérature et du cinéma, la théologie et la phénoménologie. Elle a publié notamment « *L'intime ou le lieu de la présence* » (dans *Alkemie* n° 35, 2025), et « *Écrire sa vie, hier et aujourd'hui : entre confession manuscrite et storytelling digital* » (dans *Limes*, n° 3, 2025).

Cette focalisation sur le « moi » s'accompagne, de nos jours, d'une pratique psychologique prescriptive qui valorise l'introspection permanente. Christopher Lasch décrit avec acuité cette psychologisation croissante de l'existence dans *La Culture du narcissisme*. Il y observe que l'exploration de soi devient un impératif moral de l'homme moderne ; la popularité du genre autobiographique et de la confession en témoigne. Mais cette auto-analyse continue n'ouvre pas nécessairement sur une profondeur authentique ; au contraire, elle risque de devenir un nombrilisme qui enferme l'individu dans ses émotions et ses propres significations, en négligeant ce qui relève de l'objectif, du commun, ou de l'altérité : « Le voyage intérieur ne révèle que le vide. L'écrivain ne voit plus la vie reflétée dans son esprit mais, au contraire, le monde, même vide, comme son propre miroir<sup>2</sup>. » La concentration sur soi, conclut Lasch, « définit le climat moral de la société contemporaine. La recherche de son propre accomplissement a remplacé la conquête de la nature et de "nouvelles frontières"<sup>3</sup>. » Dès lors, la vérité ne renvoie plus à ce qui résiste au sujet de par sa transcendance, mais elle devient le prolongement de son identité fragile.

Peut-on encore, aujourd'hui, sortir des confins de soi pour s'ouvrir à ce qui est autre ? Sans doute avons-nous appris à nous méfier des systèmes clos et des totalisations dogmatiques, mais devons-nous, pour autant, renoncer à toute prétention au vrai ? Entre rigidité doctrinaire et dispersion subjective, un chemin demeure-t-il praticable ?

Cet article propose donc de réfléchir à ce glissement de la vérité vers le subjectif, et d'envisager la possibilité d'une recherche contemporaine d'une vérité objective qui ne nie pas la dimension intime propre à toute quête, mais qui l'ouvre à l'altérité et la transcendance. Pour cela, nous allons tout d'abord analyser le glissement

2 – Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, trad. Michel L. Landa, Paris, Flammarion, 2018, p. 46.

3 – *Ibid.*, p. 52.

contemporain de la vérité de l'objectif au subjectif, en montrant comment le relativisme, l'individualisme et la psychologisation du monde ont réussi à recentrer la quête de la vérité sur le « moi ». Nous envisagerons ensuite la critique ancienne et toujours actuelle de ces pratiques relativistes et individualistes, notamment à travers Platon et les figures de l'absurde. Enfin, nous réfléchirons à la manière de repenser la vérité aujourd'hui, entre intériorité et ouverture à l'Autre, en mobilisant la philosophie, la théologie et les arts.

### **Le glissement contemporain de la vérité : de l'objectif au subjectif**

Pendant des siècles, la vérité fut conçue comme un horizon commun, objectif et universel, une réalité à découvrir et à démontrer. Chercher la vérité signifiait s'élever au-dessus de soi, dépasser ses impressions particulières pour atteindre ce qui vaut pour tous. La philosophie occidentale, de l'Antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, a été portée par cette conviction : le vrai existe indépendamment de nous, et la tâche de la raison consiste à l'atteindre.

Or un tournant décisif s'est opéré au XIX<sup>e</sup> siècle qui porte le nom de Søren Kierkegaard. La pensée kierkegaardienne naît d'une confrontation avec l'édifice philosophique le plus ambitieux de son temps : le système de Hegel. Chez celui-ci, la vérité est totalité. Elle ne se donne que dans un système capable d'embrasser l'ensemble du réel : « La science de l'absolu est nécessairement un système, parce que le vrai [...] n'est tel que comme totalité. [...] Une philosophie qui n'est pas un système ne saurait rien avoir de scientifique. Elle exprime bien plutôt une opinion subjective, et son contenu est un contenu contingent (non nécessaire). Car un contenu n'est justifié que lorsqu'il est le moment d'un tout<sup>4</sup>. »

La philosophie avant Kierkegaard est donc systématique : la pensée doit prendre la forme d'une totalité capable d'englober tout

4 – Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Logique*, tome 1, trad. A. Vera, Paris, Germer Baillière, 1874, p. 201.

ce qui existe et d'en donner le principe organisateur. Rien ne doit rester hors du système, car ce qui n'y est pas intégré n'est pas, à proprement parler, vrai. C'est précisément cette prétention que Kierkegaard refuse. D'après lui, il n'y a de système de l'existence que pour Dieu qui est seul capable de se tenir en dehors de ce système. Nous, en revanche, qui y sommes plongés, nous ne disposons pas de ce point de vue surplombant. Prétendre construire un système de l'existence, c'est jouer à Dieu. Là où Hegel pensait que la raison pouvait atteindre l'absolu, Kierkegaard rappelle la finitude radicale de l'homme. Laissons à Dieu la vision systématique et objective, et occupons-nous de la vérité subjective et vécue, qui est seule à notre portée.

Par ailleurs, Kierkegaard souligne que le système repose sur l'abstraction. Il s'agit, par exemple, de l'homme en général, de l'esprit en général... Or, pour le philosophe danois, ce qui importe c'est l'être concret, l'individu singulier avec ses angoisses, ses peines, et ses contradictions. Il faut donc quitter les généralités pour revenir à l'existence intime : « Ce qui compte, c'est que les éléments pathologiques de la vie soient posés de manière absolue, précise, lisible et rude, pour que la vie ne devienne pas comme le Système une boutique de fripier, où on trouve un peu de tout, de sorte qu'on fait tout à un certain degré<sup>5</sup>. » Ce que Kierkegaard récuse, c'est précisément cette vérité acceptée « à un certain degré », par demi-mesures, où l'on adhère à certains fragments du système mais sans jamais se donner tout entier. Or, pour lui, la passion exclut le degré. Elle ne se distribue pas en parts mesurables, mais elle engage tout l'être.

La position de Kierkegaard est fondamentale : la vérité ne peut être une simple adéquation froide entre l'intellect et l'objet ; elle doit s'investir de passion. Elle exige un engagement existentiel

5 – Søren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie*, trad. F. Prior et M.-H. Guignot, Paris, Gallimard, 1948, p. 251 ; « C'est seulement quand on est assez prudent pour vouloir construire un système, sans y introduire l'éthique, que tout marche bien, car alors on obtient un système où on trouve tout, [...] et où on a omis la seule chose qui soit nécessaire », p. 199.

total. Toutefois, une telle insistance sur la subjectivité comporte un risque évident : celui d'une dérive individualiste, voire narcissique, où chacun érigerait son ressenti en norme ultime. Si Kierkegaard échappe lui-même à cette dérive, c'est qu'il maintient fermement une transcendance, celle de Dieu. C'est ce qui fait que la subjectivité kierkegaardienne ne se referme pas sur elle-même, mais elle se tient devant un Autre. L'individu est seul, certes, mais seul face à un Absolu qui le dépasse.

Le problème surgit lorsque cette transcendance s'efface progressivement de l'horizon culturel. Avec le développement historique, et plus encore avec le développement technologique, l'Occident semble avoir perdu tout point de référence extérieur à l'homme lui-même. Ce qui, chez Kierkegaard, était tension vers la Vérité risque alors de devenir simple expression futile de soi. Cette mutation est bien analysée par Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne*. Selon lui, notre époque se caractérise par « l'incrédulité à l'égard des métarécits », qui est « un effet du progrès des sciences<sup>6</sup>. » Les grands récits modernes – ceux qui prétendaient fonder universellement le vrai, que ce soit par l'intermédiaire de la raison, du progrès scientifique ou de l'analyse de l'histoire – perdent leur pouvoir de légitimation. Par conséquent, le savoir lui-même change de statut. Il passe d'un modèle dont le critère de validité est l'universalité, à un modèle dont « le critère d'opérativité est technologique », critère qui traduit la connaissance « en quantités d'information », et qui, par suite, « n'est pas pertinent pour juger du vrai et du juste<sup>7</sup>. » En d'autres termes, dans la condition postmoderne, le savoir devient essentiellement fonctionnel. Sa valeur ne réside plus dans sa correspondance à une réalité objective, mais dans son utilité et sa capacité à produire des effets mesurables. « Tout ce qui dans le savoir constitué n'est pas ainsi traduisible (en quantité) sera délaissé<sup>8</sup>. »

6 – Jean-François Lyotard, *op. cit.*, p. 7.

7 – *Ibid.*, p. 8.

8 – *Ibid.*, p. 13.

Dans *L'Ère du vide*, Gilles Lipovetsky décrit les effets anthropologiques de cette rupture, à savoir l'avènement d'un individualisme détaché de toute transcendance structurante et livré à l'érosion silencieuse des repères communs : « plus aucune idéologie politique n'est capable d'enflammer les foules, la société post-moderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit<sup>9</sup>. » Autrement dit, la subjectivité n'est plus tendue vers un au-delà d'elle-même, et comme le souligne Bruno Mattei commentant Lipovetsky : « l'individu apparaît donc aujourd'hui dans sa nudité, dissocié, et comme retiré dans la sphère du privé, au point que l'égo peut s'y consacrer principalement à lui-même<sup>10</sup>. » La vérité, dans un tel contexte, ne peut plus prétendre à l'unité : elle devient fragmentaire et circonstancielle.

Lucie Mercier prolonge cette analyse en montrant que l'individualisme contemporain est le produit d'une société qui entretient un paradoxe permanent : « elle ramène constamment l'individu à se préoccuper de soi, à son univers privé, tout en le maintenant dans un contexte d'interdépendance sociale forte. [...] on ne lui rappelle plus qu'il forme l'élément d'un tout, mais plutôt qu'il est une individualité<sup>11</sup>. » En détachant ainsi l'individu de toute préoccupation extérieure, on en vient à rendre tolérable ce qui, autrefois, était condamné : « aujourd'hui, on accepte davantage les inégalités sociales que les interdits touchant la sphère privée. [...] Ce qu'on exige, c'est surtout le respect accru de son existence<sup>12</sup>. »

9 – Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « les Essais », 1983, p. 12.

10 – Mattei Bruno, « Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain* », in *Autogestions*, n° 18 (1984), p. 121. L'individu contemporain est « voué au règne de l'éclectisme narcissique, et à la cohabitation des contraires [...] ». Il n'est sans doute pas possible de faire tenir ensemble bien longtemps les deux faces du post-modernisme : à la fois l'approfondissement des valeurs de la démocratie [...] et le non-sens, le vide, l'indifférence », p. 122-123.

11 – Lucie Mercier, *Avatars de l'individualisme, la mode et l'État*, Thèse de doctorat, Université du Québec Montréal, 1996, p. 10-11.

12 – *Ibid.*, p. 34.

Dans ce cadre, la quête de vérité cède progressivement la place à une quête de réconfort. L'individu se réfugie dans sa vie privée, ne questionne les institutions qu'en fonction de ses besoins personnels, cultive « une volonté de jouissance du présent par la consommation » et s'inscrit dans « une culture de la quotidienneté axée sur les exigences de la vie privée, le ludisme et le moi<sup>13</sup>. » Le souci de l'objectivité s'efface devant l'impératif du bien-être.

### Une critique ancienne et toujours actuelle du relativisme

.....

Cette substitution du bien-être subjectif à la vérité objective n'est pourtant pas une invention de la modernité : elle constituait déjà un danger qui guettait l'homme dès l'Antiquité, mais qui, à l'époque moderne, a pu s'ériger en norme. Platon en formulait une critique d'une saisissante actualité dans *Les Lois*. Par la voix de l'Athénien, il rappelle que « Dieu [...] est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres » et que la justice suit inlassablement l'ordre divin. « Quiconque veut être heureux doit s'attacher à la justice, marchant humblement et modestement sur ses pas. Mais pour celui qui [...] s'imagine n'avoir besoin ni de maître ni de guide, et se croit en état de conduire les autres, Dieu l'abandonne à lui-même ; ainsi délaissé, [...] il secoue toute dépendance, il met le trouble partout<sup>14</sup>. »

Cette figure de l'homme livré à lui-même, persuadé d'être la mesure de toute chose, annonce déjà la tentation relativiste : substituer à une norme qui dépasse l'individu la souveraineté fluctuante de ses désirs. Mais, avertit l'Athénien, une telle autonomie n'est qu'illusion : « il [l'homme sans maître] ne tarde pas à payer la dette à l'inexorable justice, et finit par se perdre, lui, sa famille et sa patrie<sup>15</sup>. » En affirmant qu'il existe une mesure objective, antérieure et supérieure aux opinions individuelles, Platon s'oppose frontale-

13 – *Ibid.*, p. 56-57.

14 – Platon, *Les Lois*, trad. De Grou, Paris, Charpentier, 1852, IV, 716a-b.

15 – *Ibid.*

ment à toute conception où la vérité se réduirait aux préférences subjectives. Sa leçon demeure actuelle : une société qui érige l'individu en norme ultime court le risque de perdre à la fois le sens de la justice et celui du bien commun.

La mise à l'écart de toute mesure transcendante ne demeure pas sans conséquence, mais elle conduit à une crise profonde de l'objectivité. Si Dieu n'est plus la juste mesure de toute chose, sur quoi fonder la vérité ? Que devient-elle lorsqu'elle ne renvoie plus qu'à des constructions humaines, provisoires et révisables au gré des intérêts ou des sensibilités ? Dans *La Grâce*, Gabriel Marcel met en scène ce vertige de la vérité à travers le personnage de Françoise, esprit lucide et tourmenté, d'abord adepte des sciences et confiante dans les ressources de la raison, mais progressivement gagnée par un scepticisme désabusé. Face à son ancien maître Du Ryer, elle tient le discours suivant : « Si vous étiez sincère, vous avoueriez que la science n'a été pour vous qu'un divertissement, un écran interposé par vous entre vous et la réalité. [...] Je crois que la raison est une illusion, vitale si vous voulez, qui n'a d'autre but que de nous dissimuler notre impuissance et notre fragilité. Toute la sagesse à laquelle nous pouvons prétendre, c'est de comprendre que tout est illusion. La vérité c'est l'illusion encore, mais l'illusion qui n'est pas dupe d'elle-même<sup>16</sup>. »

Marcel établit ainsi ce constat tragique : si aucune vérité transcendante ne fonde et n'oriente la recherche humaine, l'esprit se trouve alors secoué par tous les vents, incapable de s'assurer de sa propre raison et bientôt tenté de désespérer de la possibilité même du vrai. Par suite, la perte de transcendance ne conduit pas seulement à une pluralité d'opinions, mais elle risque d'installer une défiance radicale à l'égard de toute prétention à l'objectivité, jusqu'à dissoudre la vérité dans une conscience stérile, incapable d'aller au-delà d'elle-même.

16 – Gabriel Marcel, *Le Seuil invisible* [*La Grâce, Le Palais de sable*], Paris, B. Grasset, 1914, p. 159.

Le personnage de Françoise représente, d'ailleurs, la tentation nihiliste de son époque qui traverse la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Dans *Le Procès* de Franz Kafka, Joseph K., fonctionnaire confronté à un tribunal mystérieux et absurde, découvre que la vérité n'est jamais rendue manifeste, ses sentences ne sont pas publiées, et les juges eux-mêmes n'y ont pas accès. Il ne subsiste que des légendes, « rien n'empêche de les croire, mais rien non plus ne peut prouver leur véracité<sup>17</sup>. » L'accusé se demande alors « comment un homme peut-il être coupable ? », sans jamais pouvoir atteindre la Loi qui le juge<sup>18</sup>. La parabole du gardien posté devant la porte de la Loi, racontée par l'abbé à K., met bien en évidence le caractère illusoire et insaisissable de la vérité : l'entrée est ouverte, mais le gardien en reporte indéfiniment l'accès. « On n'est pas obligé, dit l'abbé, de croire vrai tout ce qu'il [le gardien] dit, il suffit qu'on le tienne pour nécessaire », au risque d'élever « le mensonge à la hauteur d'une règle du monde<sup>19</sup>. » Précisément, en l'absence de normes transcendantes claires et manifestes, la vérité devient subordonnée à des prescriptions arbitraires présentées comme nécessaires.

Le même vertige de la vérité se retrouve dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett. Les personnages attendent un certain Godot qui « ne viendra pas ce soir mais sûrement demain<sup>20</sup> », promesse indéfiniment reconduite. La vérité est sans cesse évoquée, mais aussitôt minée : Pozzo affirme que son serviteur Lucky lui a révélé « la beauté, la grâce, la vérité de première classe<sup>21</sup> », avant de se mettre à le repousser : « Je n'en peux plus ... plus supporter ... ce qu'il fait ... pouvez pas savoir ... c'est affreux ... faut qu'il s'en

17 – Franz Kafka, *Le Procès*, dans *Œuvres complètes*, trad. Alexandre Vialatte, Éditions Gallimard, Paris, 1938, p. 184.

18 – *Ibid.*, p. 255.

19 – *Ibid.*, p. 265.

20 – Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Les Éditions de Minuit, 1952, p. 71.

21 – *Ibid.*, p. 45.

aille ...<sup>22</sup> », puis à se désavouer en affirmant « vous pouvez être sûrs qu'il n'y avait pas un mot de vrai là-dedans<sup>23</sup>. » Estragon, quant à lui, réclame insensément la vérité : « Dis-nous la vérité ! », tout en avouant « Je suis malheureux<sup>24</sup>. » Beckett montre bien l'homme qui oscille entre le désir de connaître le vrai et la douleur de n'y avoir pas accès.

À travers ces figures de l'absurde, se dessine ainsi une tentation bien dangereuse : celle de renoncer à la vérité, et de considérer, comme le fait Nietzsche dans *Le Gai Savoir*, que la volonté du vrai serait synonyme d'une volonté de mort. En effet, la vie, pour Nietzsche, « n'est faite qu'en vue de l'apparence, [...] en vue de l'erreur, de la duperie, de la dissimulation, de l'éblouissement, de l'aveuglement<sup>25</sup>. » Nous ne possédons pas, d'après lui, la capacité de connaître la vérité, et d'ailleurs, « la condition générale du monde est [...] le chaos, [...] au sens d'un manque d'ordre, de structure, de forme, de beauté, de sagesse<sup>26</sup>. » Il n'y aurait alors aucune vérité que la raison puisse découvrir. Nietzsche se trouve donc forcé de lier la connaissance aux instincts : contre les Éléates qui auraient inventé l'idéal d'une connaissance impersonnelle et immuable, il affirme que toute connaissance est perspective conditionnée par les instincts de la vie, et qu'elle ne saurait prétendre à une objectivité détachée des forces qui la produisent<sup>27</sup>.

22 – *Ibid.*, p. 46.

23 – *Ibid.*, p. 47.

24 – *Ibid.*, p. 70.

25 – Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, trad. Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1887 ; éd. électronique, Les Échos du Maquis, 2011, p. 181.

26 – *Ibid.*, p. 111.

27 – *Ibid.*, p. 112 : « les Éléates [...] inventèrent le sage, l'homme de l'immuabilité, de l'impersonnalité, de l'universalité de l'intuition, à la fois un et tout [...]. Ils durent s'attribuer de l'impersonnalité et de la durée sans changement, méconnaître l'essence de la connaissance, nier la puissance des instincts dans la connaissance et considérer, en général, la raison comme une activité absolument libre, sortie d'elle-même ».

Pourtant, comme le montre Christopher Lasch, l'homme contemporain, quand bien même il érige ses désirs comme norme, ne parvient pas à étouffer son besoin de s'attacher à quelque chose de plus grand que lui, à quelque chose d'*autre* que lui. Sans référence au général, sa propre vérité se dissout. Ce que Lasch appelle « le nouveau Narcisse » est hanté par l'anxiété ; « libéré des superstitions du passé, il en arrive à douter de la réalité de sa propre existence<sup>28</sup>. » Son mal provient justement du fait qu'il s'est désintéressé de toute transcendance, de toute vérité qu'il pourrait découvrir en posant, par exemple, un regard sur l'histoire ou sur l'avenir<sup>29</sup>. Coupé du passé et du futur, obsédé par les instincts de l'instant présent, le nouveau Narcisse « vit dans un état de désir inquiet et perpétuellement insouvi<sup>30</sup>. » C'est ce qui fait que « son émancipation apparente des liens familiaux et des contraintes institutionnelles ne lui apporte pas, pour autant, la liberté d'être autonome et de se complaire dans son individualité<sup>31</sup>. »

Ainsi se confirme le diagnostic : sans référence transcendante, sans inscription dans une continuité qui dépasse l'individu, la quête de sens se replie sur le narcissisme et s'épuise en elle-même. Le remède ne saurait alors résider dans une intensification de l'introspection, mais, au contraire, dans le retour à une forme de transcendance, perspective que nous explorerons dans la troisième et dernière partie.

### **Repenser la vérité aujourd'hui : entre intériorité et altérité**

.....

Si la transcendance doit être redécouverte, elle ne saurait pourtant signifier l'abolition de l'intériorité dans une extériorité ano-

28 – Christopher Lasch, *op. cit.*, p. 13.

29 – *Ibid.*, p. 14-15 : « Si Narcisse ne se soucie pas de l'avenir, c'est, en partie, parce qu'il s'intéresse peu au passé. [...] Nos contemporains ont banalisé le passé en l'identifiant à des styles de consommation surannés et à des modes dépassées. Ils s'irritent contre quiconque tente de l'utiliser comme mode de référence pour évaluer le présent ou discuter sérieusement des conditions de vie actuelles ».

30 – *Ibid.*, p. 14.

31 – *Ibid.*, p. 29.

nyme ou mondaine. La tentation inverse existe : se dissoudre dans les discours, les systèmes, les modes intellectuelles, jusqu'à perdre toute densité personnelle. Dans *L'Inquiétude humaine*, Jacques Lavigne met en garde contre cette dérive. « Une partie de notre être nous est imposée du dehors. Que cette partie de nous parvienne à dominer et nous sommes perdus. Les modes, les formules, les coutumes, tout cela nous exempte de penser [...]. Elles s'offrent comme un moyen de vivre à la surface de nous-mêmes, loin de l'inquiétude, sous la dictée d'un code de bonnes manières, de bons mots, où nous n'avons qu'à puiser<sup>32</sup>. » Les milieux cultivés eux-mêmes peuvent devenir des refuges contre l'exigence de penser. Lavigne dénonce cette « société des parasites de l'esprit » qui « a refusé la vie pour les livres et dans les livres elle a cherché beaucoup plus un écran qu'une lumière<sup>33</sup>. »

Bref, la transcendance que nous cherchons ne doit ni flatter le narcissisme ni anesthésier l'inquiétude. Elle doit, au contraire, la réveiller. Elle ne supprime pas la tension, mais elle l'intensifie en rappelant à l'homme qu'il n'est pas tout, qu'il ne se suffit pas, et qu'il est donc tenu de sortir incessamment hors de lui-même. Pour cela, nous proposerons trois chemins possibles pour remettre la transcendance au cœur de notre quête du vrai.

Le premier chemin est celui de l'expérience de la transcendance d'autrui. Avec Levinas, la vérité cesse d'être conçue comme adéquation tranquille entre une pensée et un objet, mais elle devient une rencontre avec le tout autre. Dans *Totalité et Infini*, Levinas affirme que la vérité naît d'une situation de rupture de la totalité – l'ensemble des relations, concepts et systèmes par lesquels l'homme tente de comprendre et de maîtriser le monde – grâce à l'irruption de l'Autre : « une situation où la totalité se brise, alors que cette situation conditionne la totalité elle-même. Une telle situation est

32 – Jacques Lavigne, *L'Inquiétude humaine*, Paris, Aubier, coll. « Philosophie de l'esprit », 1953, p. 30.

33 – *Ibid.*

l'éclat de l'extériorité ou de la transcendance dans le visage d'autrui<sup>34</sup>. » C'est donc la transcendance d'autrui, tout particulièrement de son visage, qui fait surgir la vérité, et ceci en révélant ce qui ne peut être réduit à un système de connaissances ou de catégories : l'infini de l'Autre.

Cette expérience de la transcendance d'autrui conduit Levinas à penser l'infini comme ce qui reste toujours extérieur à la pensée et comme condition préalable de toute vérité. Celle-ci émerge justement là où l'esprit est confronté à ce qui le dépasse et le transforme : « Dans l'idée de l'infini se pense ce qui reste toujours extérieur à la pensée. Condition de toute opinion, elle est aussi condition de toute vérité objective. L'idée de l'infini, c'est l'esprit avant qu'il s'offre à la distinction de ce qu'il découvre par lui-même et de ce qu'il reçoit de l'opinion<sup>35</sup>. »

Pourtant, il ne faut pas prendre l'idée de l'infini pour une suppression de la subjectivité, mais au contraire, comme son approfondissement. D'ailleurs Levinas l'affirme lui-même : « Ce livre se présente donc comme une défense de la subjectivité, mais il ne la saisira pas au niveau de sa protestation purement égoïste contre la totalité, [...] mais comme fondée dans l'idée de l'infini<sup>36</sup>. » Levinas offre donc un fondement à la subjectivité qui la protège du danger du narcissisme stérile. En effet, le sujet levinassien n'est pas enfermé dans ses limites, mais il contient en lui-même ce qui, paradoxalement, excède sa propre identité : « un être séparé fixé dans son identité, le Même, le Moi contient cependant en soi ce qu'il ne peut ni contenir, ni recevoir par la seule vertu de son identité. La subjectivité réalise ces exigences impossibles : le fait étonnant de contenir plus qu'il n'est possible de contenir<sup>37</sup>. »

34 – Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Kluwer Academic, 1971, p. 9.

35 – *Ibid.*, p. 10.

36 – *Ibid.*, p. 11.

37 – *Ibid.*, p. 12.

Ainsi, la transcendance d'autrui brise le solipsisme sans abolir la subjectivité. Elle rappelle à l'individu qu'il n'est pas la source de la vérité. Il a donc besoin de sortir de lui-même à la recherche de l'Autre, aussi risqué que cela puisse être, car c'est justement dans cet acte extatique que la vérité émerge : « le Même ne peut rejoindre l'Autre que dans les aléas et les risques de la recherche de la vérité au lieu de reposer sur lui en toute sécurité<sup>38</sup>. »

La deuxième piste que nous proposons est la transcendance comme courage d'être, et cela en nous appuyant sur la théorie du théologien germano-américain Paul Tillich. Pour ce dernier, le courage d'être n'est pas une simple vertu morale : il s'agit d'un acte ontologique, profondément enraciné dans la structure même de l'être. Comme il le formule, « le courage d'être est l'acte éthique par lequel l'homme affirme son propre être en dépit de ces éléments de son existence qui sont en lutte avec son affirmation de soi essentielle<sup>39</sup>. » Autrement dit, le courage est le pouvoir de s'affirmer soi-même en surmontant tout ce qui, en soi, s'oppose à cette affirmation.

Ainsi, la transcendance tillichienne n'est pas conçue comme une idée abstraite ou un concept théorique, mais comme un pouvoir effectif qui soutient l'être humain dans son affirmation face au non-être. On parlerait plutôt d'une puissance de transcendance, d'un pouvoir de surmontement. Cette puissance permet d'affronter l'angoisse inhérente à toute quête de vérité, que Tillich nomme « l'angoisse du vide et de l'absurde ». Cette forme d'angoisse naît de la capacité humaine du doute qui est la condition de toute vie spirituelle : « L'homme est capable d'interroger parce qu'il est séparé *de*, tandis qu'il participe *à* ce sur quoi il s'interroge<sup>40</sup>. »

38 – *Ibid.*, p. 54.

39 – Paul Tillich, *Le Courage d'être*, trad. Fernand Chapey, Paris, Casterman, 1967, p. 17.

40 – *Ibid.*, p. 56.

Le doute est nécessaire pour avancer dans le domaine de l'esprit, car il pousse l'homme à chercher un sens et à se confronter à ce qui dépasse sa compréhension immédiate. Cependant lorsque ce doute devient total et intégral, il menace la vie spirituelle et se transforme en désespoir existentiel. La souffrance du désespoir consiste, selon Tillich, « en ce qu'un être est conscient de lui-même comme incapable de s'affirmer à cause de la puissance du non-être<sup>41</sup>. »

C'est là où l'ouverture à la transcendance devient nécessaire. Cette ouverture ne consiste pas à fuir le doute ni à chercher des certitudes illusoire, mais à se laisser saisir par une puissance qui dépasse le soi et son monde immédiat. La transcendance, chez Tillich, apparaît comme un véritable pouvoir ontologique, un pouvoir qui fonde notre nature-même, mais auquel il faudrait, cependant, être réceptif. En se reliant à cette puissance de transcendance, l'homme devient capable de s'affirmer *en dépit de* la menace du non-être, voire à intégrer l'angoisse à son affirmation de soi : « le courage ne supprime pas l'angoisse : parce qu'elle est existentielle, l'angoisse ne peut pas être évacuée. Mais le courage intègre (prend *en lui-même*) l'angoisse du non-être<sup>42</sup>. »

Enfin, le dernier chemin que nous suggérons est la transcendance comme expérience esthétique. Le propre de l'art c'est justement qu'il ne livre pas une vérité toute faite qui procure fausse assurance, mais, au contraire, il déstabilise le sujet, l'arrache à ses évidences et l'expose à ce qui le dépasse. Nous en proposerons à présent quelques exemples.

*Le Moine au bord de la mer* de Caspar David Friedrich représente un moine minuscule se tenant face à l'immensité de la mer et du ciel<sup>43</sup>. Le paysage dépouillé, presque abstrait, dissout les

41 – *Ibid*, p. 62.

42 – *Ibid*, p. 71-72.

43 – Caspar David Friedrich, *Le Moine au bord de la mer*, Berlin, Alte Nationalgalerie, 1808-1810.

repères habituels. Le sujet humain n'est plus centre et mesure de toute chose, mais il est confronté à une immensité silencieuse qui le dépasse. Devant un tel paysage, le seul geste possible est celui de la contemplation, autrement dit, celui d'une attention dirigée vers un monde qui excède infiniment nos catégories, dans l'espoir de laisser surgir la vérité.

Avec *La trahison des images* de René Magritte, l'inscription « Ceci n'est pas une pipe » met en crise l'évidence perceptive<sup>44</sup>. L'image n'est pas la chose. L'œuvre déjoue l'identification spontanée entre représentation et réalité. Elle opère une désillusion salutaire : ce que nous voyons et croyons saisir n'est jamais le réel lui-même. La vérité ne se réduit ni à l'immédiateté subjective, ni aux repères objectifs, mais laisse entrevoir une transcendance qui dépasse nos perceptions et nos concepts, un au-delà que l'art ne fait qu'effleurer.

Finalement, dans *Blind Time I*, Robert Morris radicalise l'expérience des limites<sup>45</sup>. L'artiste dessine les yeux bandés, introduisant l'erreur et l'incertitude au cœur du processus créateur. Le regard n'est plus souverain ; la maîtrise s'efface. L'œuvre met en scène la fragilité de la perception et l'impossibilité d'une totale adéquation à ce que l'on produit. Elle nous apprend que connaître implique toujours une part d'ombre, un frôlement de mystère qui se tient par-delà nos sens et nos idées.

Ces œuvres, chacune à sa manière, désinstallent le sujet. Elles ne livrent pas une transcendance doctrinale, mais elles ouvrent un espace où l'homme cesse de se prendre pour la mesure du réel. Plus nous nous exposons à de telles expériences, plus devient possible un détachement de nos sécurités narcissiques, et plus s'éveille en nous la disponibilité à recevoir la vérité.

44 – René Magritte, *La Trahison des images*, Los Angeles, Los Angeles County Museum of Art (LACMA), 1929.

45 – Robert Morris, *Blind Time I*, Washington, National Gallery of Art, 1973.

## Conclusion

.....

Repenser la vérité aujourd'hui suppose donc un triple déplacement : sortir du narcissisme introspectif sans se dissoudre dans les conformismes, s'avancer dans l'angoisse et le doute sans tomber dans le désespoir, et faire un pas vers ce qui est étranger sans craindre de se perdre soi-même.

La vérité n'est ni possession ni système ; elle est relation, tension et ouverture. Elle exige de demeurer chez soi tout en sortant de soi, dans cette inquiétude féconde où l'homme découvre qu'il n'est pas l'origine du sens, mais son répondant. Elle se vit dans une existence qui se surmonte sans cesse elle-même, qui se dépasse et se réinvente avec chaque rencontre et chaque expérience, accueillant l'inattendu et la profondeur de la vérité.

## Bibliographie

.....

- Beckett, Samuel. *En attendant Godot*, Les Éditions de Minuit, 1952.
- Bruno, Mattei. « Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain* », in *Autogestions*, n° 18 (1984).
- Friedrich, Caspar David, *Le Moine au bord de la mer*, Berlin, Alte Nationalgalerie, 1808-1810.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Logique*, tome 1, trad. A. Vera, Paris, Germer Baillière, 1874.
- Kafka, Franz. *Le Procès*, dans *Œuvres complètes*, trad. Alexandre Vialatte, Éditions Gallimard, Paris, 1938.
- Kierkegaard, Søren, *Étapes sur le chemin de la vie*, trad. F. Prior et M.-H. Guignot, Paris, Gallimard, 1948.
- Lasch, Christopher, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, trad. Michel L. Land, Paris, Flammarion, 2018.
- Lavigne, Jacques, *L'Inquiétude humaine*, Paris, Aubier, coll. « Philosophie de l'esprit », 1953.
- Levinas, Emmanuel, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Kluwer Academic, 1971.

- Lipovetsky, Gilles, *L'Ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « les Essais », 1983.
- Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.
- Magritte, René, *La Trahison des images*, Los Angeles, Los Angeles County Museum of Art (LACMA), 1929.
- Marcel, Gabriel, *Le Seuil invisible [La Grâce, Le Palais de sable]*, Paris, B. Grasset, 1914.
- Mercier, Lucie, *Avatars de l'individualisme, la mode et l'État*, Thèse de doctorat, Université du Québec Montréal, 1996.
- Morris, Robert, *Blind Time I*, Washington, National Gallery of Art, 1973.
- Nietzsche, Friedrich, *Le Gai savoir*, trad. Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, 1887 ; éd. électronique, Les Échos du Maquis, 2011.
- Platon, *Les Lois*, trad. De Grou, Paris, Charpentier, 1852.
- Tillich, Paul, *Le Courage d'être*, trad. Fernand Chapey, Paris, Casterman, 1967.

## ***F FOR FAKE* (VÉRITÉS ET MENSONGES) D'ORSON WELLES**

Anne-Marie Baron\*



Sur un quai de gare, Orson Welles se livre à des tours de magie : une clé changée en pièce de monnaie, un lapin blanc dans les bras d'un enfant, telle est l'ouverture de *F for Fake*. Ces images insolites, rapidement enchaînées, sont commentées par une déclaration liminaire du cinéaste sur la prestidigitation, art fondamental. Se présentant lui-même comme un charlatan et donnant son film pour une réflexion sur la supercherie, ou, qui sait ? pour une supercherie, le cinéaste se demande si toute histoire n'est pas fiction, « qu'elle soit racontée au coin du feu, sur une place de marché ou au cinéma ».

\* Anne-Marie Baron est Docteur ès-Lettres. Elle est présidente de la Société des Amis de Balzac et critique de cinéma.

On reconnaît la faconde de celui qui s'est toujours défini comme un conteur avant tout. Mais dès qu'il commence à raconter l'histoire d'Elmyr de Hory, un célèbre faussaire qui a trompé les experts en peinture du monde entier, le roi du faux, on constate aussi sa virtuosité de réalisateur. L'écran d'une table de montage s'insère dans le champ, symbolisant le dédoublement ou plutôt la démultiplication du film en une suite de séquences sans lien apparent, qui vont peu à peu s'assembler comme les pièces d'un puzzle. Ce fameux puzzle qui est au centre de l'œuvre de Welles depuis *Citizen Kane*.

Le biographe d'Elmyr de Hory, Clifford Irving, a également écrit une vie d'Howard Hughes, que personne n'a pourtant vu depuis des années. François Reichenbach a réalisé sur lui un documentaire. Est-il lui aussi un faussaire ? Et Welles n'est-il pas lui-même un mystificateur, dans la mesure où sa carrière a commencé par la fameuse émission de radio sur *La Guerre des mondes*, qui a terrorisé l'Amérique, et par le mensonge qu'il a dû inventer pour se faire engager par le *Gate Theatre* de Dublin, où il s'est présenté à vingt ans comme « une vedette du théâtre new yorkais » ?

Mais aujourd'hui Welles est amoureux, ce qui justifie tous les tours de magie. Il est fou d'une artiste yougoslave, Oja Kodar, rencontrée sur le tournage du *Procès* ; et filme ouvertement ses fantasmes et les rêveries qu'elle lui inspire, elle qui sera jusqu'à la fin de sa vie sa compagne et sa plus proche collaboratrice. Elle aurait accepté de vivre un été avec Picasso si le peintre lui offrait trente tableaux. Il s'exécute contre la promesse de ne pas les exposer. La jeune femme brûle ces toiles et expose alors des faux peints par son grand-père. Fou de rage, Picasso s'envole pour Paris, constate que ces toiles ne sont pas de lui et s'entend répondre par leur auteur : « Comme vous, je suis unique ». Orson Welles revient à l'écran pour nous faire savoir que cette histoire est inventée de toutes pièces.

Dans une autre amusante séquence, Oja Kodar sert d'appât à tous les badauds d'une rue animée de Paris. Quel est son rôle ? Nous ne le saurons qu'à la fin du film. Pour le moment, *F for Fake*

est une sorte de boîte gigogne où les récits sortent l'un de l'autre. Par un extraordinaire tour de passe-passe, Orson Welles va d'un artiste à l'autre, d'une copie à un faux, et réalise un film-collage avec des bouts de pellicule, des interviews, des images trafiquées, ralenties ou accélérées. Vraies archives, archives fabriquées, séquences fictionnelles ou documentaires se télescopent pour mieux nous entraîner au royaume de la magie. À ce récit fractionné, discontinu, se mêle une autobiographie déguisée pleine d'autodérision, menée avec une hauteur de vue qui permet à Welles d'être sarcastique et de se classer parmi les rois de l'esbroufe, de la tricherie, de l'escroquerie même. Avec cette structure révolutionnaire, il invente un genre encore inconnu, le film-essai, qui le classe parmi les cinéastes les plus inventifs des années 70. Il pose le problème essentiel de la représentation. L'Art est-il illusion ou réalité ? La réalité, répond le cinéaste, c'est la brosse à dents, le ticket de métro. L'artiste est un menteur professionnel et « l'Art est un mensonge qui fait comprendre la réalité ». La réalité c'est l'utilitaire, dirait Georges Bataille, tandis que l'Art est du domaine du sacré.

Les paraboles que Welles met au cœur de ses films – comme la fameuse histoire du scorpion et de la grenouille dans *Mr Arkadin* –, mettent en abyme leurs différentes intrigues. De ces fables spéculaires, il fait un emploi systématique, donnant ainsi la clef de ses récits avec une telle intelligence qu'il les éclaire de sens nouveaux non perçus d'emblée, mettant ainsi en évidence leur complexité. Ne joue-t-il donc pas franc jeu en vantant le pouvoir de l'artifice comme seule chance possible d'atteindre l'authenticité ? Subtil, le raisonnement de Welles : tous les arts donnent lieu à la fabrication de faux ; le pastiche est l'art de fabriquer des faux. Mais la fiction elle-même n'est que mensonge, « auguste mensonge » selon Balzac – dont Welles est si proche –, comme la peinture. La vérité réside dans l'art d'inventer de tels mensonges.



## LA VÉRITÉ DÉARMÉE : CAMUS, ORWELL ET LA RÉSISTANCE DU LANGAGE À L'ÈRE DU MENSONGE

Jérôme Constantin\*

Le concept de post-vérité semble au premier abord décrire un phénomène propre à l'ère numérique dans laquelle nous vivons, c'est-à-dire celle des réseaux sociaux, des algorithmes d'enfermement et des « faits alternatifs ». Mais cette déconnexion entre discours et réel est autre chose qu'une simple péripétie technologique, car elle plonge ses racines dans une crise du sens que les grands témoins du vingtième siècle avaient déjà identifiée : au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – qui avait vu deux grands totalitarismes s'affronter dans une lutte à mort – Albert Camus et George Orwell ont compris que l'une des menaces les plus graves pour la liberté, au-delà de la violence politique, était la corruption du langage.

Afin de saisir l'enjeu, il est utile de revenir à une distinction faite par Hannah Arendt dans *La Crise de la culture*. Elle y affirme en effet que « la vérité de fait est toujours de l'opinion tant qu'elle est l'objet de discussions<sup>1</sup>. » Or, on ne doit pas considérer la post-vérité comme une simple divergence d'opinions, mais bien comme une tentative d'éliminer le fait lui-même. Dans ce sens, l'alerte sonnée par Albert Camus et George Orwell n'est pas seulement littéraire mais, en un sens, métaphysique, car si le langage ne peut plus porter de faits, la réalité s'évapore en quelque sorte – souvent au profit du

1 – Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972 ; coll. « Folio », 1989, p. 289.

\* Jérôme Constantin est docteur en littérature française de l'Université Sorbonne Nouvelle. Ses travaux portent sur les représentations de la vérité et du déclin dans les littératures modernes et contemporaines.

rapport de force. Ainsi que l'affirme Hannah Arendt, « la liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie<sup>2</sup>. »

Dans l'univers contemporain saturé d'idéologies et d'images de synthèse, la vérité cesse définitivement d'être un horizon partagé pour devenir un champ de bataille comme un autre. Selon George Orwell, cette falsification du réel peut passer par une restructuration de la langue destinée à rendre la contestation impensable, comme l'illustre le roman *1984*. Pour Albert Camus, en revanche, elle réside plutôt dans l'abstraction meurtrière et l'oubli (tout à fait volontaire) de la mesure humaine. Pour chacun de ces deux auteurs, la lutte pour la vérité n'est aucunement indissociable d'une lutte pour le sens. En effet, défendre la précision des mots revient à ériger un véritable rempart éthique contre la barbarie. Le présent article vise à analyser en quoi les œuvres respectives des deux écrivains que nous venons d'évoquer fournissent les outils conceptuels pour penser la post-vérité contemporaine. Nous examinerons ici dans quelle mesure la résistance du langage permet de réaffirmer une vérité fragile mais nécessaire, reposant sur la responsabilité individuelle ainsi que la clarté de la parole.

**La fabrique du vide :**  
**George Orwell et l'anéantissement de la pensée**  
.....

Le diagnostic de George Orwell sur la post-vérité (avant la lettre) se fonde sur une intuition fondamentale que l'on peut résumer en ces termes : il n'est pas possible de penser quelque chose que l'on ne peut pas nommer. Dans le roman *1984*, déjà évoqué, l'oppression est moins le fait de la surveillance de Big Brother que de l'imposition de la *Novlangue*. Un tel projet linguistique n'a pas pour but d'enrichir la communication, mais au contraire de la réduire, en éliminant les nuances, en fusionnant les contraires et en écartant les termes subversifs, de manière à limiter par là-même le champ de

2 – *Ibid.*, p. 295.



la conscience. La post-vérité vue par George Orwell se manifeste avant tout par la rupture du lien logique entre le signe et le référent. À titre d'exemple, le slogan « La guerre, c'est la paix » n'est pas seulement un mensonge mais une agression contre les structures cognitives du sujet. Il s'agit de ce qu'Orwell nomme la « doublepensée », c'est-à-dire la faculté d'accepter en même temps deux opinions contradictoires, tout en sachant qu'elles sont fausses et en y croyant toutefois. Un tel mécanisme psychologique préfigure d'ailleurs le comportement de l'internaute du vingt-et-unième siècle face aux « *fake news* », car l'adhésion à une information ne dépend plus de sa véracité mais de sa capacité à conforter une identité idéologique.

George Orwell précise d'ailleurs cette mécanique dans ses essais, en expliquant que le but n'est pas de tromper le lecteur afin qu'il croie à un mensonge, mais bien d'annihiler en lui la faculté même de différencier le vrai du faux, ainsi que l'illustre cette citation tirée d'*Essais, articles et lettres* : « Le sentiment que le concept même de vérité objective est en train de disparaître du monde me terrifie bien plus que les bombes<sup>3</sup>. » La disparition dont il est question est orchestrée par une saturation sémantique : dans *1984*, par exemple, l'usage permanent de mots comme « doubleplusbon » ou « malpensée » ne sert pas qu'à simplifier mais bien à verrouiller l'esprit dans une circularité au sein de laquelle aucune contradiction n'est plus possible. La post-vérité contemporaine reçoit en héritage cette circularité. En effet, elle ne cherche pas à argumenter mais à saturer l'espace mental pour que le doute (qui est en lui-même le fondement de la recherche de vérité) devienne une forme de trahison.

Dans son essai *Politics and the English Language*, George Orwell dénonce l'usage de ce qu'il appelle la « prose préfabriquée », en s'attaquant à toutes les métaphores usées et à aux termes abstraits qui permettent de parler sans avoir à penser, et de justifier l'injustifiable (les purges, les bombardements inhumains, etc.) sous des

3 – George Orwell, *Essais, articles et lettres*, Paris, Ivrea/Encyclopédie des Nuisances, 1995, p. 142.

euphémismes. Selon cet auteur, la dégradation de la langue est un symptôme politique, car un peuple qui ne maîtrise plus son langage est un peuple suffisamment mûr pour la servitude. La vérité n'est donc pas une donnée abstraite, mais le résultat d'un effort de clarté ; défendre la vérité à l'ère de la post-vérité reviendrait donc à commencer par un travail de nettoyage du langage, de façon à rendre à nouveau possible la confrontation avec le réel. La vérité est ici une conquête sur le silence, et surtout sur le bruit.

**Albert Camus :**  
**la rigueur de la parole claire contre l'abstraction meurtrière**  
.....

Alors que George Orwell analyse la post-vérité à travers la structure logique de la langue, Albert Camus l'aborde sous l'angle de l'éthique et même de la métaphysique. Selon lui, la vérité n'est pas une abstraction doctrinale mais une sorte de fidélité au concret et à la douleur des hommes. Le mensonge, ainsi qu'il apparaît dans les idéologies de son temps, procède d'une véritable déconnexion entre le concept et la réalité sensible, qu'il appelle « l'abstraction » avec une connotation péjorative. Dans *L'Homme révolté*, Albert Camus tient que le totalitarisme commence par une corruption sémantique (distincte de celle observée par George Orwell) : pour justifier l'assassinat, il faut commencer par transformer la victime en idée. La post-vérité est ce processus poussé à son paroxysme, c'est-à-dire une substitution au réel d'un système de signes cohérents mais vides de présence humaine.

Cette exigence de précision chez Albert Camus s'accompagne d'une méfiance viscérale envers ce qu'il appelle le « lyrisme politique », qu'il voit comme le masque du mensonge. Dans ses *Carnets*, il exprime son point de vue par le biais d'une formule devenue célèbre : « Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde<sup>4</sup> » : le langage doit être un instrument de mesure et non

4 – Albert Camus, *Carnets II : janvier 1942-mars 1951*, Paris, Gallimard, 1964, p. 112.

un vecteur d'emphase. Au fil de *L'Homme révolté*, il s'en prend aux idéologies qui, au nom d'une vérité future et sacrée, comme le « sens de l'Histoire » des marxistes, en arrivent à légitimer le sacrifice de la vérité présente : « Toute l'entreprise du totalitarisme est d'annuler la personne au profit de l'idée<sup>5</sup>. » La post-vérité n'est finalement que la version numérique de cette annulation, dans laquelle le fait concret est sacrifié au profit du récit ou « *storytelling* », et l'individu sommé de choisir son camp au lieu de regarder la réalité.

La réponse d'Albert Camus se concentre en une formule, celle du « minimalisme de la vérité », qui revient à s'en tenir aux faits (même quand ils sont décevants) car c'est ici que réside la seule base possible pour une solidarité humaine. On peut donner en exemple la figure de Joseph Grand, personnage de *La Peste* qui incarne cette quête de la vérité par le langage : peinant depuis des années à trouver l'adjectif exact pour la première phrase de son livre, il est métaphoriquement le contrepoint nécessaire aux grands discours idéologiques. Pendant que la peste, allégorie de l'occupation, de la barbarie et du mensonge, ravage la ville portuaire d'Oran, Joseph Grand cherche la justice dans la syntaxe. Selon Albert Camus, en effet, dire « noir » ce qui est noir et « blanc » ce qui est blanc est presque, en soi, un acte de résistance, une « sainteté laïque » consistant à ne pas ajouter au malheur du monde par la confusion des mots.

Face aux « faits alternatifs » que nous avons évoqués plus haut, la posture d'Albert Camus peut nous rappeler que la vérité ne réside pas dans les hauteurs de la théorie mais dans l'honnêteté du témoignage. L'écrivain, tout comme le journaliste ou même le simple citoyen, doit se faire le « greffier du réel ». Albert Camus affirme d'ailleurs dans *L'Été* qu'il y a « un certain nombre de choses qu'il ne faut pas dire et qu'il faut se contenter de faire », ce qui revient à dire qu'il ne plaide pas pour le silence mais pour une parole qui ne soit pas un écran de fumée. Selon cet auteur, la vérité est donc

5 – Albert Camus, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951 ; coll. « Folio », 1985, p. 23.

ce qui reste quand on a « déshabillé » le mensonge de toutes ses parures rhétoriques. C'est une vérité sans transcendance, à hauteur d'homme, fragile car il faut la reconquérir chaque jour contre la tentation du slogan et de la simplification médiatique.

### **La vérité comme acte moral : une lucide confrontation**

.....

En croisant les perspectives des deux auteurs que nous venons d'aborder, il apparaît que la post-vérité n'est en rien une simple défaillance de l'information ou un accident technologique. Il s'agit plutôt de ce que l'on pourrait qualifier d'effacement du rapport éthique au monde. Selon George Orwell et Albert Camus, en effet, la vérité n'est pas un trésor que l'on possède ou une certitude dogmatique que l'on impose, mais plutôt une tension que l'on maintient. Dans un contexte de post-vérité, le danger n'est pas uniquement que le mensonge soit cru mais que la notion même de vérité devienne indifférente aux yeux d'un public.

Il serait intéressant de convoquer ici les analyses développées par Michel Foucault dans son essai *L'Ordre du discours*, où il souligne que la volonté de vérité est un système d'exclusion qui s'appuie sur un support institutionnel<sup>6</sup>. George Orwell et Albert Camus, bien avant les théoriciens de la déconstruction comme Michel Foucault, ont compris que si la vérité est un pouvoir, son absence ou son mépris ouvrent la voie à une tyrannie bien plus grande, qui est celle de l'arbitraire pur. Dans son essai *De l'art de dire des conneries*, Harry Frankfurt distingue d'ailleurs le menteur du « baratineur ». Le premier respecte encore la vérité puisqu'il cherche à la cacher, tandis que le second s'en moque éperdument<sup>7</sup>, puisque son discours n'a plus pour objectif de décrire le monde, mais plutôt de produire un effet. Il s'agit précisément ici de ce qui était dénoncé par Albert Camus et George Orwell, à savoir l'avènement d'un discours n'ayant plus aucun égard pour le vrai et réduisant la parole humaine

6 – Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 15.

7 – Harry Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, Paris, 10/18, 2006, p. 34.

à un simple bruit utilitaire, voire, bien souvent, à un instrument de domination.

L'héritage de ces auteurs réside dans l'affirmation vitale d'une vérité émergeant de la confrontation honnête entre les consciences et le réel. À l'âge des algorithmes, qui nous enferment dans des chambres d'écho, l'exigence de Camus et d'Orwell nous impose de sortir de la passivité du récepteur pour redevenir des citoyens du langage. Parler avec précision devient alors un acte de révolte selon le sens que donne Albert Camus à ce terme, c'est-à-dire le refus de la fatalité du mensonge et la volonté de maintenir un monde commun.

### **Conclusion**

La post-vérité marque le retour de spectres qu'Albert Camus et George Orwell avaient tenté d'exorciser dans les années cinquante. Leurs œuvres rappellent que la démocratie ne repose pas seulement sur des institutions juridiques, mais bien sur une éthique du verbe : si le langage est corrompu, alors la pensée s'atrophie et deviennent possibles toutes les tyrannies, policières ou idéologiques.

La défense de la vérité est un combat de tous les instants : c'est la conscience que chaque mot mal employé, chaque approximation participe à l'érosion de notre liberté. À l'ère du simulacre, la vérité « désarmée » évoquée par ces deux auteurs doit rester la seule boussole de nos contemporains, car elle garantit la possibilité d'une dignité humaine retrouvée. Dire vrai, c'est maintenir l'homme debout face à tout ce qui tente de le réduire au silence, ou bien au cri. C'est faire du langage le lieu d'une rencontre avec la réalité plutôt qu'un outil de trahison.

## Bibliographie

.....

- Arendt, Hannah, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972 ; coll. « Folio », 1989.
- Camus, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951 ; coll. « Folio », 1985.
- Camus, Albert, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947 ; coll. « Folio », 1972.
- Foucault, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- Frankfurt, Harry, *De l'art de dire des conneries*, Paris, 10/18, 2006.
- Orwell, George, *Nineteen Eighty-Four*, Londres, Secker and Warburg, 1949.
- Orwell, George, “Politics and the English Language”, in *Horizon*, n° 13 (1946).

# ► CULTURE

---



## HURLEVENT D'EMERALD FENNEL. RÉFLEXIONS SUR UNE ADAPTATION

---

Anne-Marie Baron



Une adaptation en dit toujours plus sur son époque que sur celle de l'œuvre adaptée. Il est donc intéressant de voir ce que notre époque fait d'un classique comme *Les Hauts de Hurlevent*, l'extraordinaire roman d'Emily Brontë. Qu'une femme ait écrit cette sombre histoire de passion et de vengeance au XIX<sup>e</sup> siècle est en soi un événement qui défie toutes les lois sociales. Mais le succès planétaire de ce roman gothique qui ne s'est jamais

démenti est tout aussi unique. Le cinéma n'a cessé de l'adapter depuis les années 1920, tirant parti de son environnement sauvage, de son atmosphère mystérieuse et de ses personnages qui ne reculent devant aucun excès. Les plus grands cinéastes s'y sont attaqués : William Wyler en 1939, avec Laurence Olivier et Merle Oberon, Luis Buñuel, qui en a donné la transposition la plus ténébreuse située dans un contexte hispanique (1954), Jacques Rivette en 1986 qui transpose l'intrigue en Haute-Provence, Yoshishige Yoshida avec *Onimaru* en 1988, le seul à avoir embrassé tout le roman, Andrea Arnold en 2011, plus de cinquante en tout sur le grand et le petit écran.

Il a donc fallu beaucoup d'audace à Emerald Fennell, la réalisatrice et scénariste britannique oscarisée de *Promising Young Woman* et du sulfureux *Salisbury* (avec déjà Jacob Elordi), pour entreprendre cette adaptation qui est plutôt une réinterprétation et une appropriation. Comme tous les autres cinéastes, elle ne traite que la première partie du roman : l'histoire d'amour qui commence dès l'enfance entre Catherine Earnshaw et Heathcliff, le jeune garçon ramené du marché par son père. Mais elle n'adopte pas la structure en flash-back du roman, comme William Wyler, qui y trouve l'occasion de mettre en place la nature hostile et le caractère peu hospitalier des habitants de Wuthering Heights, mais aussi d'emblée l'occulte survie de l'amour-passion, puisque c'est en entendant et en sentant une présence fantomatique que le visiteur de hasard déclenche le récit de Nelly, au service des Earnshaw depuis son plus jeune âge, puis des Linton.

La séquence introductive qui fait confondre les gémissements d'un pendu avec ceux d'une étreinte amoureuse souligne la violence à laquelle est exposée Catherine dès l'enfance et annonce le ton du film de 2026 : plus sado-maso que lyrique. Le choix des épisodes du roman n'est pas le même dans *Hurlevent* que celui de William Wyler, qui assagit beaucoup le personnage d'Heathcliff. Mais surtout chacun des deux films souligne un aspect différent. La violence de classe reste présente dans le fait que Heathcliff est traité en inférieur et en esclave, mais non le mépris racial puisqu'il est blanc et non tzigane ou de couleur. L'amour fou prend la forme torride du désir le plus érotique chez Emerald Fennell, alors qu'il est sombre et fatal chez Wyler. À chaque époque son romantisme. Pour la nôtre, la seule forme de passion envisageable est la passion charnelle. Alors que ce roman va bien au-delà. Il s'agit de deux âmes sœurs, presque identifiées l'une à l'autre, inséparables même dans la mort. « Je ne peux pas vivre sans ma vie, je ne peux pas vivre sans mon âme », dit Heathcliff sur le lit de mort de Catherine. La nature somptueuse mais hostile qui les environne depuis leur enfance a favorisé un attachement instinctif, animal, presque incestueux, une véritable

identification, une forme de fusion absolue, mystique en raison des obstacles sociaux transgressés. Et la passion devenue toxique d'Heathcliff génère une vengeance cruelle, destructrice et sadique. Une haine à la mesure de cet amour-là. Le tragique est à son comble.

Le dialogue, quoique très fidèle au roman, prend une signification différente dans le film de 2026. De la fameuse conversation entre Catherine et Nelly, sa gouvernante, Heathcliff n'entend que la moitié, méprisante à son égard. Le fait qu'il n'ait pas entendu la confession de Catherine : « De quoi que soient faites nos âmes, la sienne et la mienne sont identiques ! » reste heureusement le point de départ du terrible malentendu qui fait quitter la famille à Heathcliff pour longtemps, avant de l'inciter à revenir ivre de jalousie et de vengeance. Et déclencher l'issue fatale.

L'intrigue du film s'affadit alors en devenant une banale histoire d'amour adultère, mais elle est sauvée par une interprétation exceptionnelle. Jacob Elordi se hisse presque à la hauteur de Laurence Olivier, qui était peut-être un peu trop gentleman pour le rôle. Et Margot Robbie, quoiqu'un peu trop âgée, est forcément plus sensuelle et sauvage que la marmoréenne Merle Oberon. On ne comprend pas bien pourquoi la cinéaste fait vivre si longtemps le père Earnshaw, qui meurt assez tôt dans le roman. Sans doute pour ajouter un personnage effrayant de plus au personnel dramatique. Même si Hindley, le frère de Cathy, ivrogne, autoritaire et très dur avec Heathcliff dont il est jaloux depuis l'enfance, est parfait à cet égard.

Les splendides landes du Yorkshire valent mieux que le kitsch des décors en carrelages et plastique aux couleurs plus hurlantes que le vent. Et la bande originale composée par la chanteuse Charli XCX contribue à faire de *Hurlevent* d'Emerald Fennell un film d'un romantisme échevelé, mais à la sauce d'aujourd'hui et assez différent du roman de haine et de vengeance d'Emily Brontë. Je n'ai pas détesté, mais les jeunes adorent.

*Hurlevent*, film britannique (2h16) de Emerald Fennell, avec Margot Robbie, Jacob Elordi, Hong Chau. En salles.



# VÉRITÉ FILTRÉE : LE REGARD SOUS INFLUENCE

---

Déborah Winterstein-Graciani

## ***La beauté algorithmique comme horizon du visible***

.....

Sur TikTok ou Instagram, le filtre Beauté est devenu le miroir quotidien de millions d'utilisateurs. Il efface les rides, uniformise les teints, redessine les émotions. Il lisse, gomme, affine. À chaque balayage d'écran, une vérité se rejoue : celle de notre apparence révisée, améliorée, corrigée par l'algorithme. Dans cette esthétique de la perfection calculée, la question du réel se pose différemment. Nous ne parlons plus de faux ou de vrai, mais d'ajustement, de retouche, de simulation. La vérité n'a pas disparu ; elle s'est fragmentée. Elle coexiste désormais avec ses propres versions améliorées, ses doubles numériques, ses approximations lisses<sup>1</sup>.

À travers quelques études d'images, vidéos virales mal recadrées, visages générés par IA, transformations visuelles automatisées, cet article interroge le regard sous influence. Comment le dispositif numérique reformate-t-il notre perception du vrai ? Entre performance et mensonge, le filtre traduit moins une dissimulation qu'un désir d'ajustement au visible. L'algorithme nous propose une « vérité améliorée », une image de nous-mêmes purgée de ses imperfections. La post-vérité, sous ce régime, n'est pas l'absence de vérité. C'est une esthétique de la retouche permanente.

1 – Dans ce contexte d'économie des filtres et de manipulations visuelles, voir Hito Steyerl, "In Defense of the Poor Image", *e-flux journal*, n° 10 (2009), qui analyse comment les images dégradées et compressées deviennent plus authentiques que l'original.

## **Du filtre cosmétique au filtre cognitif**

### *L'architecture de la beauté algorithmique*

Les filtres beauté des réseaux sociaux ne sont pas des outils neutres. Ils codifient une esthétique normalisée : peau pâle et lisse, lèvres pulpeuses, yeux agrandis, avec cet éclairage doré qui efface les ombres. Chaque filtre incarne une idée précise de ce qu'est la beauté, répliquée des millions de fois. L'outil se présente comme un amplificateur de la beauté existante, alors qu'il est en réalité un prescripteur d'une beauté spécifique<sup>2</sup>.

Ce qui est remarquable, c'est la banalisation progressive de cette intervention. Les utilisateurs ne pensent plus qu'ils mentent en utilisant un filtre. Le filtre est devenu un accessoire, un prolongement du corps social. Il en va de même pour les utilisatrices qui appliquent systématiquement un filtre avant toute vidéo TikTok : ce n'est plus perçu comme de la dissimulation, mais comme une forme de « mise en présentabilité », similaire au maquillage ou aux vêtements. Le filtre est entré dans la grammaire quotidienne du visible.

Mais cette normalisation a un coût. Les enfants et adolescents qui ont grandi en appliquant des filtres beauté avant de se voir déplorent ne plus reconnaître leur propre visage sans filtre. Des psychologues rapportent une forme d'aliénation visuelle : le visage sans médiation devient étranger, voire répugnant. L'algorithme a reformaté le rapport au corps, établissant une nouvelle norme où la version filtrée devient la vérité par défaut, et la version non-filtrée devient une anomalie.

### *De la retouche cosmétique à la correction ontologique*

Le filtre n'est pas qu'une couche de maquillage virtuel. C'est une intervention dans la structure même de ce qu'est une image,

2 – Roland Barthes, dans *La Chambre claire* (Paris, Gallimard, 1980), analysait comment la photographie établissait une autorité du réel. Avec les filtres, cette autorité migre vers l'algorithme qui décide non seulement de ce qui est visible, mais de ce qui est beau.

ce qui est un visage, ce qui constitue la réalité partagée. Quand une utilisatrice de TikTok applique le filtre « glow up » avant de se filmer en train de se transformer, elle énonce quelque chose d'une importance capitale : « Ma vraie apparence est insuffisante. Sa version améliorée est ma vraie apparence<sup>3</sup>. »

Ce paradoxe définit notre époque. La vérité n'est plus ce qui existe objectivement, mais ce qui a été optimisé selon une logique de visibilité. Un visage non-filtré n'est plus considéré comme « vrai » ; il est « mal éclairé », « brut », « non-préparé ». La retouche n'est plus une anomalie ; c'est le standard. Ce qui devrait être l'exception est devenu la norme. Ce qui devrait être la norme (le visage tel qu'il est) est devenu un défaut à corriger.

### **L'esthétique du probabilisme visuel**

#### *Quand l'IA génère le vraisemblable*

Les filtres beauté simples (ajustement de couleur, lissage de peau) sont aujourd'hui rejoints par des technologies bien plus sophistiquées. Les générateurs d'IA permettent de créer des visages entièrement synthétiques, indistinguables du réel. Ces visages n'ont jamais existé. Ce sont des amalgames statistiques, des probabilités rendues visuelles. Mais visuellement, textuellement, ils sont parfaits. Plus parfaits que la réalité, justement parce qu'ils sont générés selon une logique d'optimisation<sup>4</sup>.

Ce qui s'opère ici, c'est un glissement vers une esthétique du probable plutôt que de l'attesté. L'image générée ne dit pas « cela a été » (selon la formule de Barthes). Elle dit « cela aurait pu être ». Elle dit « cela correspond au modèle statistique de la beauté ». Cette

3 – Les “glow up” videos (vidéos de transformation) sont parmi les plus virales de TikTok. Elles mettent en scène une métamorphose censément « réelle » mais évidemment amplifiée par des filtres, du maquillage, de la lumière et du montage.

4 – Ian Goodfellow, “Generative Adversarial Networks”, *arXiv preprint arXiv:1406.2661* (2014). Les GANs permettent de générer des images indistinguibles du réel en optimisant une fonction de perte à travers des itérations successives.

absence d'attestation du réel produit un sentiment troublant : le visage IA est plus beau que le visage réel, non parce qu'il a été maquillé ou retouché, mais parce qu'il a été pensé, conçu, optimisé directement au moment de sa génération.

### *Les filtres racialisés et genrés : la normalisation de l'exclusion*

---

Un problème spécifique émerge quand on analyse les données d'entraînement de ces systèmes. Les filtres beauté, particulièrement ceux proposés par Instagram et TikTok, normalisent une beauté spécifique : peau claire, traits fins, cheveux lisses. Pour les utilisatrices noires, asiatiques ou nord-africaines, appliquer un filtre beauté revient souvent à littéralement s'éclaircir la peau, à « s'améliorer » selon une norme de beauté blanche et occidentale<sup>5</sup>.

Ce phénomène porte un nom déjà : le colorisme algorithmique. Les systèmes d'IA reproduisent les biais racialisés des données sur lesquelles ils ont été entraînés. Le filtre « beauté » devient donc un instrument de normalisation raciale : « Sois plus claire pour être belle. Sois plus proche de cet idéal occidental pour mériter la viralité ». Cette violence est effectuée en silence, par l'algorithme, sans intention délibérée, mais avec une efficacité redoutable. Chaque jeune fille qui applique ce filtre intériorise inconsciemment cette hiérarchie de beauté.

### **L'ambiguïté : entre lucidité et consentement**

---

#### *Le mensonge conscient de soi*

---

Contrairement aux *deepfakes*, qui cherchent à tromper, les utilisateurs des filtres beauté savent qu'ils appliquent un filtre. Ils connaissent l'artifice. Mais cette conscience ne transforme pas la logique souterraine du mensonge. C'est un mensonge avouable, en

5 – Hito Steyerl analyse ce phénomène dans un contexte plus large dans “Poor Images” (2009), mais les recherches récentes sur les biais raciaux des GANs et filtres IA le confirment. Voir notamment : Timnit Gebru, “Towards Fairness in Visual Recognition: Effective Strategies for Bias Mitigation”, arXiv, 2020.

quelque sorte. Je te montre ma version améliorée. Et si tu m'aimes, c'est peut-être mon image filtrée que tu aimes<sup>6</sup>.

Cette ambiguïté définit la post-vérité des réseaux sociaux. Ce n'est pas que la vérité a disparu. C'est qu'il existe désormais des couches de vérité concurrentes : le visage réel, le visage avec maquillage, le visage avec filtre léger, le visage avec filtre agressif, le visage généré par IA. Chacune de ces versions revendique une forme de légitimité. Chacune dit quelque chose de vrai : « C'est moi au naturel » / « C'est moi préparée » / « C'est moi optimisée » / « C'est une version possible de moi ».

### *Douter avec empathie*

Refuser les filtres beauté, c'est refuser de participer à un jeu social. Mais c'est aussi s'exposer à une pénalité de viralité : les vidéos non-filtrées reçoivent généralement moins de vues, moins de likes, moins de commentaires positifs. Dans cet écosystème où la visibilité est monétisée, où une esthétique spécifique génère de l'engagement, choisir de ne pas se filtrer, c'est choisir l'invisibilité relative<sup>7</sup>.

Cette logique place les jeunes utilisatrices dans une position impossible : participer au jeu des filtres, c'est intérioriser les normes de beauté algorithmique. Refuser, c'est s'exposer à la marginalisation. Didi-Huberman appelait à « douter avec empathie » : ne pas juger celles qui appliquent des filtres, mais comprendre la logique systémique qui les y oblige. Voir dans le filtre moins une tentative de mensonge qu'une adaptation stratégique à des dispositifs coercitifs.

6 – Georges Didi-Huberman, *Devant l'image* (Paris, Minuit, 1990), pose la question du regard lucide en face de l'image. Les utilisateurs des filtres développent cette lucidité : ils savent qu'ils regardent une fiction, mais choisissent de s'y engager.

7 – Zeynep Tufekci, "YouTube, the Great Radicalizer", *The New York Times* (10 mars 2018), analyse comment les algorithmes de recommandation créent des écosystèmes où certaines esthétiques sont amplifiées et d'autres marginalisées.

### Une esthétique du possible plus qu'un effacement du réel

.....

La post-vérité, à l'ère des filtres, ne signifie pas que la vérité a disparu. Elle signifie que la vérité s'est pluralisée. Il existe désormais un marché des vérités : le visage brut, le visage maquillé, le visage filtré légèrement, le visage filtré agressivement, le visage généré par IA. Chacun représente une affirmation de ce qu'est la réalité, selon un régime différent<sup>8</sup>.

Plutôt que de dénoncer les filtres comme du mensonge, il faudrait les analyser comme une grammaire du visible : comment représentons-nous la façon dont nous voulons être perçus ? Comment exprimons-nous notre « Moi » public ? C'est moins une question éthique qu'une question esthétique. La vérité se rejoue chaque jour sur les réseaux, non pas comme l'effacement du réel, mais comme son ajustement permanent au possible. Ce que nous voyons n'est pas faux ; c'est issu d'une logique d'attention, où chacun fait le choix de montrer sa meilleure version, la version optimisée, la version algorithmiquement virale.

### Bibliographie

.....

- Barthes, Roland, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980.
- Didi-Huberman, Georges, *Devant l'image*, Paris, Minuit, 1990.
- Gebru, Timnit, "Towards Fairness in Visual Recognition: Effective Strategies for Bias Mitigation", *arXiv preprint*, 2020.
- Goodfellow, Ian, "Generative Adversarial Networks", *arXiv preprint arXiv:1406.2661*, 2014.
- Sontag, Susan, *On Photography*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1977.
- Steyerl, Hito, "In Defense of the Poor Image", *e-flux journal*, n° 10 (2009).
- Tufekci, Zeynep, "YouTube, the Great Radicalizer", *The New York Times*, 10 mars 2018.

8 – Susan Sontag, *On Photography* (New York, Farrar, Straus and Giroux, 1977), analysait comment la photographie crée une « grammaire visuelle ». Avec les filtres et l'IA, cette grammaire s'est multipliée et démocratisée.

# UNE VISION DE L'UNITÉ HUMAINE : ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Jean-Bernard Jolly\*

La conscience que nous vivons tous sur une même planète, sur laquelle les échanges et les interactions sont constants, n'est apparue que progressivement. L'humanité comme telle a la tâche de la gérer, c'est l'objet de ce que l'on appelle souvent aujourd'hui Géopolitique. Magellan, entreprenant le premier tour de la Terre en 1519, donne sa figure définitive à l'unité du Monde<sup>1</sup>. En ce même siècle, la controverse de Valladolid (1550-1551) pose la question de la spécificité de l'être humain. Les Indiens découverts en Amérique sont-ils des hommes, relèvent-ils des lois universelles de l'humanité ? La controverse n'est pas close, les théories et les pratiques racistes à peine dénoncées ici réapparaissent là. Voici l'évocation d'une œuvre d'il y a quatre-vingts ans, où l'unité de l'humanité résulte de son rapport à la Terre.

*Terre des hommes*, Antoine de Saint-Exupéry, 1939<sup>2</sup>.

Le titre dit par lui-même l'intention de son auteur. La scène qu'il consacre à Guillaumet dans les Andes, le récit de son propre accident dans le désert libyen, sont là pour affirmer que la grandeur de l'humanité, c'est d'être en mesure d'aller plus loin que ce dont chaque individu se pense capable. Ce n'est pas le propre d'une élite, tout être humain le fait quand les circonstances l'exigent. Son

1 – Le film *Magellan* de Lav Diaz est sorti en 2025.

2 – Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 2024. Édition commémorative des quatre-vingts ans de la mort de l'auteur.

\* Jean-Bernard Jolly a été directeur et rédacteur en chef de la revue *Approches* de 1986 à 2010.

dernier chapitre (ch. 8) est le plus lourd de réflexion : aller jusqu'au bout de ce que l'on a cru être le désespoir fait connaître la paix. « Il est des conditions inconnues qui nous fertilisent ». « Où loge la vérité de l'homme ? » Tous ont raison, des raisons contradictoires. Mais « La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel », qui simplifie en créant, l'œuvre de Newton, par exemple. « Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, équipage d'un même navire ». C'est le mot fameux : « L'expérience nous montre qu'aimer ce n'est pas nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction ». C'est là encore que la vue d'un enfant endormi dans un wagon d'émigrés esquisse en une brève note la figure d'un « Petit Prince », un enfant quelconque, mais qui pourrait être Mozart. C'est l'origine de cette œuvre, écrite quelques années plus tard. Elle aura une audience complètement inattendue, devenant l'un des livres les plus lus au monde. On peut y voir l'humanité unifiée en un enfant, apprenant à prendre soin de sa planète... et de la rose qu'elle abrite.

## APPROCHES VOUS RECOMMANDE...

### MAI – OCTOBRE 2026

---

#### Expositions :

- Réouverture du Musée de la vie romantique. Exposition : “Face au ciel, Paul Huet en son temps”, Paris (75), du 14 février au 30 août 2026.
- “Leonora Carrington” – Musée du Luxembourg, Paris (75) du 18 février au 19 juillet 2026.
- “Renoir et l’amour. La modernité heureuse (1865-1885)” et “Renoir dessinateur” – Musée d’Orsay, Paris (75), du 17 mars au 19 juillet 2026.
- “Matisse 1941 – 1954” – Grand Palais, Paris (75), du 24 mars au 26 juillet 2026.
- Réouverture du Musée des Augustins, Toulouse (31), depuis le 19 décembre 2025.
- “Salomé. Henner et Moreau face au mythe” – Musée Jean-Jacques Henner, Paris (75) du 18 février au 22 juin 2026.
- “Avant les nymphéas. Monet découvre Giverny (1883-1890)” – Musée des Impres-

sionnismes (27), du 27 mars au 5 juillet 2026.

- “Byblos. Cité millénaire du Liban” – Institut du monde arabe (75), du 24 mars au 23 août 2026.
- “Par-delà les mille et une nuits. Histoire des orientalismes” – Musée du Louvre-Lens (62), du 24 mars au 20 juillet 2026.
- “Le triptyque de Moulins” – Musée du Louvre, Paris (75), du 26 novembre 2025 au 31 août 2026.

#### Films :

- *L’agent secret (O Agente Secreto)* de Kleber Mendonça Filho, 2025.
- *Les rayons et les ombres* de Xavier Giannoli, sortie le 18 mars 2026.
- *Deux procureurs (Dva prokou-ror)* de Sergueï Loznitsa, 2025.
- *Resurrection (Kuángyě Shidài)* de Bi Gan, 2025.
- *Orwell : 2+2 = 5*, de Raoul Peck, sortie le 25 février 2026.

**Livres :**

- Marcel Maison, *Je ne t'oublie pas*, éd. The Book Edition.com, 09/2025.
- Cole Swensen, *Et et et*, (td. Maïteris et Nicolas Pesquès), édition Cortes, 2025.
- Alain Kewes, *Edgar Poe – Histoire extraordinaire d'un américain (presque) ordinaire*, Michalon éditeur, 2025.
- Camille de Toledo, *Une histoire de vertige*, Points, 2025.

**Autres :**

- Joann Sfar, *Cent ans sans solitude*, Gallimard Bande Dessinée, 2025.
- Colloque : *La norme du vrai dans les organisations*, 15 et 16 octobre 2026 – lien LinkedIn : <https://www.linkedin.com/in/erwan-lamy-654b10a/recent-activity/all/>.

**Au Forum 104**

104, rue de Vaugirard, 75006 Paris  
[www.forum104.org](http://www.forum104.org)

- *Fatigue, découragement, confusion... et maintenant ? De l'impuissance à l'engagement* – Jeudi 28 mai 2026, 19h-21h.
- *Après Compostelle... Jérusalem ?* – Vendredi 29 mai 2026, 19h30-21h45.
- *Stage d'écriture de 2 jours : Un week-end chez ma mère* – Samedi 30 et dimanche 31 mai 2026.
- *Stage d'écriture de 2 jours : Nos terres d'enfance* – Samedi 13 et dimanche 14 juin 2026.
- *Bonheur et souffrance à la lumière des Yoga Sûtra – avec Swamini Amritajyoti (AMMA)* – Samedi 13 et dimanche 14 juin.

# APPROCHES

## NUMÉROS DISPONIBLES

---

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles à la rubrique « Anciens numéros » du site de la revue : [www.revue-approches.fr](http://www.revue-approches.fr)

- 127. Paul Ricœur.
- 128. L'autorité, demain.
- 129. Sacré et sacrifice.
- 130. Le sport et l'imaginaire aujourd'hui.
- 131. Vous avez dit : énergie ?
- 134. La peur.
- 140. Qui guérit de quoi ?
- 141. Albert Camus : « *Le Premier homme* a cinquante ans »
- 142. Politique (III). Politique, économie, écologie.
- 143. Don, dette, transmission.
- 144. Vivre.
- 145. L'euthanasie en questions.
- 146. Le père en questions.
- 147. La voix en questions (I). À perte de voix.
- 148. Simone Weil : mystère et lumière.
- 149. État/états d'urgence.
- 150. Les voix (II). Concours d'éloquence.
- 151. Confiance en la confiance ?
- 152. Henry Bauchau – Inédits, correspondances, hommages.
- 153. L'abandon – s'abandonner.
- 154. Métamorphoses – Le même et l'autre
- N° spécial, automne 2013 – Albert Camus « Noces solaires après l'été »
- 155. Agir/Réagir
- 156. Stefan Zweig – Inédits
- 157. Des soins au soin
- 158. En attendant
- 159. Aux frontières
- 160. Jean-Bertrand Pontalis
- 161. Le fait divers

- 162. La norme
- 163. La contradiction
- 164. Sylvie Germain
- 165. Entre autres
- 166. L'imposture
- 167. La confusion
- 168. Résister
- 169. De la simplicité
- 170. L'improbable
- 171. François Jullien
- 172. Les promesses du commencement
- 173. Humain-transhumain
- 174. L'innocence
- 175. Le contemporain
- 176. Stefan Zweig et l'Europe
- 177. Le consentement
- 178. La Transition
- 179. L'infime
- 180. Irène Némirovsky
- 181. De l'informe
- 182. L'art à la folie
- 183. Le toucher
- 184. L'incertitude
- 185. Combattre
- 186. L'irrationnel
- 187. L'eau
- 188. La vieillesse
- 189. Le féminin
- 190. Le respect
- 191. Migrations
- 192. Vérité/Post-vérité

Directeur de la publication : Joseph Dozoul

N° Commission paritaire des publications : 0519 G 85554

Dépôt légal à parution

N° ISSN : 03964647 – N° ISBN : 978-2-919630-43-1

Toute reproduction, par un procédé quelconque,  
est interdite sans autorisation

Mise en page :  **expressio**  
expressio.pao@gmail.com

Imprimeur : ISI – 139, rue Rateau – 93120 La Courneuve



# APPROCHES

N° 192 – Printemps-été 2026

---

## Éditorial

Sylvie Peyturaux, directrice de la rédaction

## DOSSIER – VÉRITÉ/POST-VÉRITÉ

### Court Dialogue entre la Vérité et la Post-vérité

Gilles D. Perez

### Pré-histoire de la post-vérité

Éric Benoit

### Witkacy, prophète de la post-vérité ?

Drogue, propagande et falsification du réel dans *L'inassouvissement*

Charles Garatynski

### Fausseté de la « post-vérité »

Christian Cavaillé

### L'autorité du faux : images animées, IA et vérités sensibles (de Méliès à l'algorithme)

Déborah Winterstein-Graciani

### Qui continue à chercher la vérité ?

Maria Ibrahim

### *F. for Fake* (Vérités et mensonges) d'Orson Welles

Anne-Marie Baron

### La vérité désarmée :

Camus, Orwell et la résistance du langage à l'ère du mensonge

Jérôme Constantin

## CULTURE

### *Hurlevent* d'Emerald Fennell.

Réflexions sur une adaptation

Anne-Marie Baron

### Vérité filtrée :

le regard sous influence

Déborah Winterstein-Graciani

### Une vision de l'unité humaine :

Antoine de Saint-Exupéry

Jean-Bernard Jolly

## APPROCHES VOUS RECOMMANDE

## APPROCHES

[www.revue-approches.fr](http://www.revue-approches.fr)

Centre Documentation Recherche

104, rue de Vaugirard – 75006 Paris

France : 17 € – Étranger : 17 €

ISBN : 978-2-919630-43-1



9 782919 163043 1